

Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne
l'administration à LECOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE

69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr. Un an . . . 12 fr.
Six mois . . 5 fr. Six mois . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer
un milieu social qui assure à chaque
individu le maximum de bien-être et
de liberté adéquat à chaque époque.

Adresser tout ce qui a trait
à la rédaction à NADAUD

Malgré les lois scélérates

J'étais bien jeune, lorsque le sénateur Dupuy, chef du gouvernement républicain, fit voter par une Chambre affolée, par des parlementaires apeurés, mameuks domestiqués au pouvoir, les fameuses lois d'exception contre les anarchistes.

La cause de cette frousse, dans le clan des ventres dorés, était la série d'actes de révolte individuels exercés contre le régime bourgeois, ses rouages et ses soutiens, par Ravachol, Pauvel, Emile Henry, Clévrier, Vaillant, Caserio, qui payèrent de leur vie les actions qu'ils accomplirent (1).

Sans rechercher les causes des actes violents et désespérés des propagandistes par le fait, sans se préoccuper des motifs qui poussèrent ces hommes certainement bons et généreux à faire parler la dynamite et le poignard, une répression féroce fut décidée, entreprise, contre les adeptes, les sympathiques à la philosophie libertaire.

Où j'étais bien jeune, mais je me souviens très bien que peu de voix s'élèverent contre la chasse ouverte contre les anarchistes, ouvriers, poètes et écrivains sous le couvert des lois d'exception de 1893-1894, appelées plus tard par Francis de Pressensac : *Les Lois Scélérates*.

Quelques ouvriers, quelques intellectuels, hardis, protestèrent dans la presse, quelques-uns par la parole contre les persécutions, et la mise au banc de la société, des anarchistes.

Le parti politique socialiste, très parlementaire, ayant peur de perdre sa clientèle électorale, fit chorus avec la bourgeoisie; le grand jaurès, l'ex-ministre de guerre, Jules Guesde, désolidarisèrent leur secte des bandits de l'anarchie, ils excommunièrent les anarchistes.

Les lois spéciales furent appliquées brutalement pendant des années par les chais-fourrés des correctionnelles, par les couloirs de peau des conseils de guerre.

Ils furent les pourvoyeurs prébendés des échafauds, des bagnes et des maisons de réclusion pour étouffer l'anarchie.

Combien sont-ils des compagnons anarchistes, connus et inconnus qui furent brutalement arrachés à leur foyer et à l'affection des leurs et qui sont morts dans les geôles, dans les chiourmes, victimes des mauvais traitements et quand ils ne furent pas fusillés comme Biscuit et Girier-Lorion, la victime des gendarmes du Nord.

Combien sont-ils encore, qui pourrissent dans les cachots, dans les ateliers des prisons et des bagnes.

Combien, oui combien sont-ils ceux qui furent persécutés, chassés de l'usine, du champ, du village, du pays, qui furent pourchassés comme des bêtes fauves, et qui furent jetés ainsi que leurs familles dans la misère la plus noire.

Combien, mais des centaines, des milliers qui furent frappés par les lois d'exception.

Non seulement les anarchistes furent impitoyablement brimés, persécutés, mais ils furent aussi insultés, calomniés, par les foules ignorantes, par les politiciens menteurs, par la presse vénales.

La chasse aux anarchistes, l'extermination des anarchistes fut organisée de main de maître, les rangs des compagnons se clairsemèrent, les rescapés furent isolés dans la foule, seuls avec leur foi inébranlable et ils continuèrent leur apostolat, leur propagande désintéressée au faveur de l'idéal de beauté et de justice.

Salut à eux.

Que résulte-t-il de toutes ces persécutions, ces condamnations, ces guillotinades ? L'anarchie est-elle éteinte ? Erreur ! Elle est sortie grandie de la dure épreuve de ses propagandistes ; aujourd'hui elle est partout, elle respire, où l'on peine, où l'on pleure, où l'on se révolte, elle est et reste l'espoir des gueux, des miséreux ; elle se dresse contre les maîtres, contre les tyrans, contre le régime capitaliste, elle est la fossoyeuse de la société bourgeoise, des militarismes, des religions, des guerres et des patries.

Les lois scélérates n'ont pas tué l'anarchisme, toutes les lois du monde ne nous empêcheront pas de continuer la besogne commencée par nos aînés.

Partout nous continuerons à crier nos haines, nos espoirs, qui partout nous continuerons notre propagande éducative et révolutionnaire, partout, dans tous les milieux, nous cœuvrerons pour la réalisation d'une société sans guerres, sans misères, sans maîtres, d'une société libre où la terre sera aux paysans et la machine aux ouvriers.

J.-S. BOUDOUX.

(1) Lire De Ravachol à Caserio, par Varenne.

A NOS COLLABORATEURS

En raison des fêtes du 14 juillet, nos collaborateurs sont priés de nous envoyer leur copie un jour plus tôt, dans l'obligation que nous sommes, à l'occasion de ces fêtes, d'avancer la parution de notre journal.

LETTRE OUVERTE A LÉNINE

Les anarchistes-communistes, expulsés des Etats-Unis, et dont le gouvernement russe « des Soviets » interdit l'entrée en Russie, ont adressé à Lénine la lettre suivante :

Nous, pauvres prolétaires sans patrie, qui vivions à l'âge de 20 à 25 ans dans des familles paysannes russes ne possédant aucune terre, qui étions attirés par l'élément tatar et exploités dans les villages, dispersés au loin par les junkers comme esclaves salariés, fûmes obligés, avec des centaines de milliers d'autres travailleurs russes d'émigrer en Amérique. Là, dans les cinq à dix dernières années, nous dûmes exécuter les travaux les plus durs et les plus dégoûtants pour enrichir les exploités américains, qui nous prenaient jusqu'à la dernière goutte de sang.

Là, nous eûmes l'impression qu'il n'y avait aucune différence entre le tsarisme russe et l'apparente démocratie américaine. En Amérique, nous fûmes notre éducation révolutionnaire et nous recommandons que, dans tous les pays où le capital privé l'emporte sur la production et sur le bien de la consommation, où la religion de l'Etat abrutit le cerveau des travailleurs, où quelques hommes gouvernent la grande masse, où un militarisme oppressif contraindrait les « citoyens » à l'obéir aveuglément, où existent deux classes : l'une qui, complètement sans ressources, crée toute valeur, et l'autre qui, n'apportant rien à l'œuvre de civilisation, peut néanmoins satisfaire toutes ses fantaisies ; nous recommandons, disons-nous, que dans de tels pays, il doit y avoir une violente lutte de classes. Et nous nous étions donné la tâche de combattre toutes ces institutions jusqu'à leur anéantissement total : nous étions anarchistes.

Pour cette conviction révolutionnaire nous fûmes, avec beaucoup d'Américains, traqués par les brutes policières et les soldats que, après bien des tourments dignes de l'Inquisition, jetés dans les prisons les plus diverses. On nous accusait de vouloir détruire par la force l'Etat de choses existant, cet état de choses basé sur l'esclavage du salaire, l'exploitation, le mensonge, la bassesse et l'injustice la plus criante.

On nous a expulsés d'Amérique comme éléments indésirables, et on décida de nous déporter en Russie, notre patrie d'origine.

Après nous avoir torturés longtemps dans les geôles, le jour de notre départ arriva enfin. Le 26 février 1921, on nous embarqua sur le navire *Seeland*. De New-York, on nous expédia, par les ports anglais, sur Liban. L'on nous remit aux autorités russes, comme il avait déjà été fait pour les premiers expulsés.

Nous étions fiers de notre sort qui nous expulsait en Russie.

Plus nous approchions de la terre ferme, plus nous nous sentions heureux : heureux d'arriver dans un pays où le feu révolutionnaire avait jailli et où les masses populaires, sur les barricades, depuis près de 4 ans, défendaient la liberté. Comme le peuple russe tenait bon pour la défense de ses acquisitions, nous voulions l'aider à étendre et approfondir la Révolution de telle sorte que le feu révolutionnaire pénétrât dans toutes les parties du monde. Nous voulions la profonde révolution sociale, qui seule est capable de briser les dernières chaînes de l'esclavage et de libérer les forces naissantes du peuple pour fonder une société basée sur la liberté, l'égalité, l'amour, l'aide réciproque et l'association libre. Nous oublions que nous étions des prisonniers et des expulsés. Nous pensions seulement qu'on nous aurait conduits dans les rangs de nos camarades qui luttaient pour la libération de tous les opprimés et esclaves. Nous pensions à un pays où on était passé de la phrase à l'action révolutionnaire. Nous ne pensions pas du tout que le gouvernement bolchevik, qui se dit révolutionnaire, nous gouvernerait « de paysans et d'ouvriers » ; pût nous interdire, à nous, révolutionnaires, l'entrée en Russie révolutionnaire.

Mais, lorsque le 12 mars 1921 nous arrivâmes à Liban, et lorsque nous eûmes la première entrevue avec le commissaire russe, M. Zschuk, nous dûmes entendre de ce dernier : « J'ai reçu l'ordre de Moscou, de ne pas laisser pénétrer d'anarchistes en Russie », et il ajouta encore : « Nous n'avons pas besoin de lanceurs de bombes. Nous avons besoin d'hommes... d'hommes qui se soumettent à notre autorité. » Ces mots nous firent penser aussitôt à ceux d'un républicain français. « Des hommes comme Bakounine sont d'une valeur inappréciable lorsque éclate une révolution. Mais pendant la révolution, on doit les fusiller les premiers. »

Les paroles de ce commissaire dénotent une telle stupidité qu'on pouvait croire qu'il ne parlait qu'en son nom et qu'il n'engageait que sa responsabilité en nous faisant souffrir mille maux dans les prisons de Dantzig. Mais on nous tient toujours enfermés. On nous dénie toute noblesse humaine.

Nous sommes privés de la beauté de la nature printanière. Et, ce qui est encore pis, on nous a mis à l'écart d'une vie de lutte bouillonnante, où le sang et les larmes se mêlent à l'éclat d'une grande liberté qui vient. Et nous devons supporter tout cela sans aucun motif, de la part du gouvernement bolchevik. Nous nous trouvons dans l'ignorance complète sur notre avenir et nous ne savons pas vers où, on nous transportera encore.

Nous souffrons morales sont insupportables. Nous ne pouvons y tenir et nous demandons que l'on ouvre une instruction contre nous. Que l'on nous fasse savoir les raisons qui interdisent notre entrée en Russie révolutionnaire et nous font maintenir éloigné de toute propagande.

Pourquoi nous empêche-t-on de prendre la

place de nos camarades tombés dans la bataille sociale ? Pourquoi ne nous donne-t-on pas l'occasion de prendre part à la lutte contre tous les oppresseurs et pour le bonheur et la liberté de tous les opprimés ?

Pourquoi ne nous donne-t-on pas l'occasion de participer au combat jusqu'à ce que, une fois pour toutes, soient enfin abattus l'autorité et le capital, la religion et l'Etat ? Nous vous demandons une réponse complète et ouverte !

Si nous ne pouvons pénétrer en Russie, seulement parce que nous sommes anarchistes, parce que nous refusons votre violence, parce que nous refusons votre célèbre dictature « du prolétariat », sous laquelle se dissimule tout votre système d'oppression, de travail brutal et de privilèges de partis, il faut l'avouer, afin que le prolétariat de toute la terre n'ignore plus votre domination despotique et votre haine de tous les vrais révolutionnaires et des hommes ayant le sentiment de la liberté afin que la la vérité ne soit un mystère pour personne. Votre silence d'ailleurs serait l'aveu de tout cela.

Que si, dans votre tête, vous voyez des « bombes » en rêve, comme votre serviteur Zschuk, cela n'est que bassesse. Nous autres, communistes-anarchistes, concevons le problème de la lutte de classes dans toute son ampleur, mais nous ne pensons pas pour cela à des bombes, dont vous avez une si grande frayeur ; nous pensons à toutes les forces vivantes qui peuvent amener les opprimés à la lutte contre leurs oppresseurs. Nous luttons pour la liberté personnelle absolue et pour la réalisation de l'idéal communiste et la vie commune sans Etat. Et, Monsieur Lénine, cela vous le savez bien.

Maintenant, si vous n'envisagez notre idéal de la vie commune du monde sans Etat, le seul idéal qui puisse rendre l'homme heureux, qu'avez l'intention de le discréditer et le défigurer avec de vagues histoires de bombes et si vous trouvez nécessaire de poursuivre les partisans de cet idéal, nous souhaitons, alors, que ces bombes ne soient pas seulement dans votre imagination.

Alors, vous qui empêchez à six hommes l'entrée en Russie, vous n'empêchez pas les bombes d'éclater. Ni l'ouragan de la révolution vraiment sociale, qui s'approche de plus en plus. Ni la colère populaire qui renversera tous les trônes et détruira aussi le votre.

A. Lischkevitch, M. L. Nering, J. Olejnik, A. Severni, P. Prokuda, A. F. Kristall.

DIMANCHE 10 JUILLET.

GRANDE BALADE CHAMPÊTRE

organisée par les amis

du « Libertaire » à la Grenouillère

Moyens de communications : Trains

Gare Saint-Lazare, descendre à Rueil.

Trains de Saint-Lazare toutes les vingt minutes.

apporter ses provisions et caleçons de bains.

Pour les camarades désirant partir samedi, rendez-vous au journal, à 18 heures

Tous nos amis, tous nos camarades sont

avisés que, pour le 14 juillet, le Libertaire

organise une grande balade champêtre, à

Fin-d'Oise, direction de Mantes.

Le mardi 12, de plus amples renseignements

concernant cette balade paraîtront dans

le Journal du Peuple. De toute façon,

ceux qui désirent partir mercredi soir,

rendez-vous à 17 h. 30 au Libertaire.

Pendant ces jours de fêtes et de saouleries

officielles, les anarchistes et leurs familles

iront s'ébattre et se récréer sous les

yeux de la nature.

Ch-Aug. BONTEMPS.

Variantessur un "Poulain"

Je fus, ce dimanche matin, des rares Parisiens qui s'éveillèrent l'esprit joyeux. Non pas qu'une raison personnelle d'anniversaire m'ait fait de Carpentier savourer la défaite, pour parler le langage qui devrait convenir à un noble art. Je n'ai point l'âme si noire et, à dire vrai, les exploits renouvelés du primat ou s'illustre notre Georges national, me sont indifférents. Peut-être même applaudirais-je au succès du « poulain » de M. Descamps, comme à la victoire d'un cheval de Rothschild et au couronnement du bœuf gras de carnaval, tant il est agréable de reposer ses yeux sur les formes harmonieuses d'un bel animal.

Mon seul regret, c'est que le bœuf l'emporte sur le cheval de course et sur le poulain du ring ; ceux-ci restent une exception et semblent bien ne prouver que l'habileté des éleveurs à drainer l'or des badauds sur les champs d'exhibition ; l'amélioration du bœuf, au contraire, s'étend à toute l'espèce et si elle ne peut intéresser les végétariens, du moins correspond-elle à un besoin du moment.

Je sais bien que l'on parle d'amélioration de la race chevaline et de « l'émulation par le sport » en vue de la perfection physique de nos contemporains. Malheureusement, je ne saisis pas le rapport qui peut exister entre la vitesse d'un coursier de Longchamp et la puissance d'une limousine en chevaux-vapeur, et je n'ai pas encore vu de purs-sang trainer la charrue. Quant à l'émulation des hommes il est de fait qu'elle se manifeste par l'esprit sportif et sportif des lecteurs de l'Auto ; elle s'est non moins manifestée pendant la guerre, par l'endurance belliste et glorieuse de quelques millions de poires et de victimes, ce qui est bien un résultat. Mais l'on pourrait peut-être regretter que ce perfectionnement de l'homme de sport soit en raison inverse du développement de son intelligence. Il ne faut pourtant pas trop demander.

Si les individus s'avaient de penser qu'ils ont un cœur et un cerveau, voyez un peu où nous irions. Les millions que nous Carpentier servaient à acheter du radium ; les journaux se verraient réduits à reléguer les matches aux faits divers et à parler longuement des savants victimes des rayons X et d'autres choses aussi puériles ; les champs de courses seraient désertés ; les bibliothèques, les laboratoires seraient encombrés de gens animés de curiosité sans portée et Un Ennemi du peuple aurait plus de représentations que Phil-Poli.

Vous voyez bien que ce serait monstrueux.

Aussi, la raison de ma joie à connaître NOTRE défaite est-elle d'ordre plus terre à terre.

On a voulu que la victoire de Carpentier soit la preuve de la supériorité du Français. La science, les arts, l'industrie, toutes choses dont les progrès d'ensemble semblaient devoir manifester la vitalité d'un pays, tout cela devait se résorber, se concrétiser dans les muscles du poulain Carpentier. D'où il résulte, en bonne logique, que le poulain ayant pris la raclette, les Français ne sont plus qu'un ramassis de bons à rien.

One ceux qui ont posé le dilemme ainsi (la presse, les snobs et les troupeaux bêlants) en récoltent les fruits. Carpentier est rossé, donc ses séides ne sont que des crétiens.

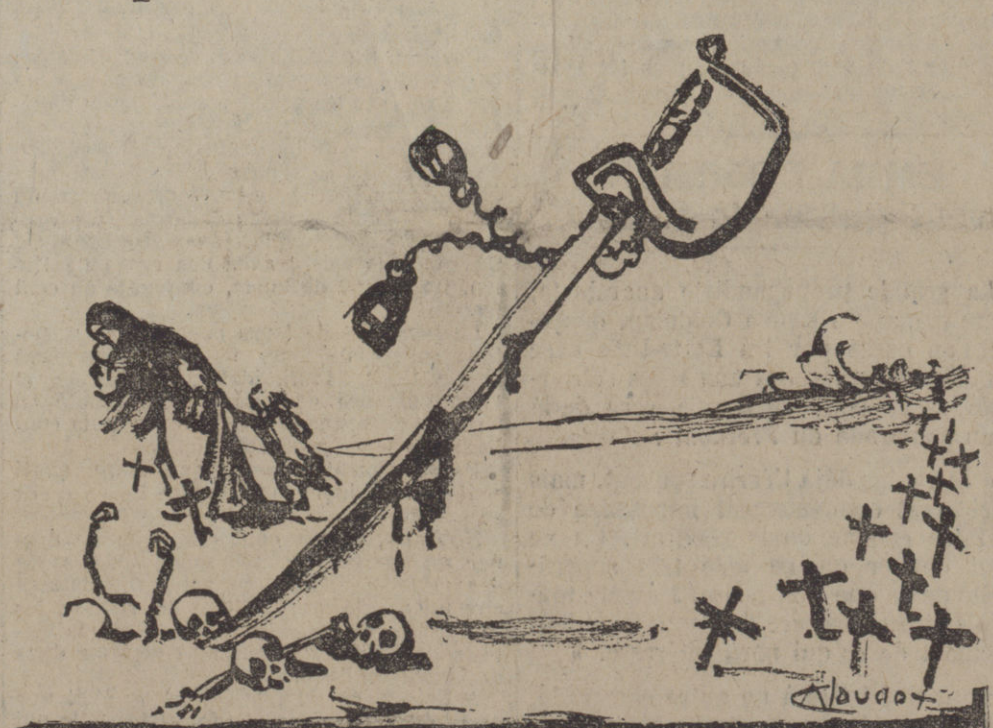
C'est ce qu'il fallait démontrer, et c'est pourquoi la défaite du Georges national me porte aux nues ce matin.

Ch-Aug. BONTEMPS.

A NOS AMIS, A NOS LECTEURS

Pendant l'été, la librairie sera fermée le dimanche toute la journée.

Peuple souverain, à genoux !



Ça, c'est tabou !

UN BEAU LIVRE

Sébastien Faure, n'est pas seulement l'orateur brillant, au verbe facile et à la diction parfaite, que nous connaissons tous, il est encore un psychologue profond, avisé, un observateur scrupuleux des êtres et des choses et un écrivain.

S'il préfère la parole à la plume, c'est parce que, d'une activité débordante, il aime, quand il traite un sujet, donner libre cours aux sensations qu'il éprouve et faire partager à ses auditeurs les émotions qu'il ressent. Il est tour à tour énergique, sévère lorsqu'il critique et étale les misères et les souffrances dues au régime ; dédicat, tendre, attirant lorsqu'il esquisse la société libertaire de demain ; entraînant et animateur lorsqu'il appelle à l'action tous les militants, tous les révoltés, tous les miséreux.

Mais ses écrits sont d'une lecture facile, d'une compréhension aisée et d'un bon sens irréfutable.

Ses brochures ont eu un succès fabuleux et sa *Douleur Universelle* a dessillé les yeux à beaucoup, en leur faisant toucher du doigt la vraie cause de tous les maux dont nous souffrons.

Il se devait de ne pas s'arrêter à ce travail passé et, pressé par ses amis, il a cet hiver, dans le court temps que lui laissent son travail quotidien et la préparation de ses conférences, ébauché, mis debout un livre qui paraîtra dans les derniers mois de cette année.

Ce livre manquait.

C'est en fait encore l'esquisse d'une société vivante en anarchisme, avec toutes les joies et le bonheur que cette vie comporte, et que nous nous représentons. C'est sur la route, en marche vers ce bonheur universel.

C'est la vie en France, quinze ans après la Révolution.

C'est le communisme libertaire mis en pratique dans un vaste pays.

C'est tout un enseignement et un encouragement présentés au lecteur sous la forme d'un roman.

C'est par suite du chômage intense qui sévit après la guerre, le départ au Brésil d'un excellent mécanicien, Durand, qui ne peut trouver du travail à Paris.

Il va rejoindre avec sa compagne et ses deux enfants un de ses amis établi là-bas depuis quelques années déjà.

Un an après leur départ la Révolution éclate, ils apprennent le fait par les journaux et lisent les détails dans les colonnes d'un journal brésilien qui a dépêché un correspondant en France.

C'est d'abord l'accumulation des détestables privations par la guerre, la crise du logement, la vie chère, le chômage, la répression féroce et impitoyable.

C'est le mécontentement qui grandit, et c'est comme suite à une mobilisation partielle stupide, la révolte et la Révolution.

C'est la bataille engagée contre les forces capitalistes, la prise de possession des principaux établissements, des ministères, des casernes, etc.

C'est la victoire totale à Paris en 48 heures par suite de la spontanéité du mouvement et de la surprise.

C'est au bout de peu de jours la victoire en province et dans toute la France.

Puis c'est l'établissement du régime communiste libertaire, malgré toutes les difficultés, tous les obstacles, toutes les embûches.

C'est à France après l'Espagne, l'Italie et la Russie établissant une vie nouvelle.

Mais alors que la Russie a supprimé seulement la propriété privée et a maintenu l'Etat, la France après l'Espagne et l'Italie a sapé les deux monstres : propriété et Etat.

Profondément pacifiste, la France après la Révolution fait savoir au monde qu'elle ne veut plus de guerre, et pour montrer son ardent désir de paix rappelle ses troupes d'occupation d'Allemagne, donne la liberté à ses colonies, supprime son armée et détruit ses munitions.

Devant une preuve aussi évidente d'entente générale, le monde entier acclame la France.

Emerveillés, nos expatriés n'osent croire à pareille transformation. Ils ont quitté la France il y a si peu de temps ; sans doute le mécontentement allait grandissant, mais de là à la Révolution !

Ils voudraient bien venir en France, mais au Brésil ils ont leur vie assurée en cultivant, alors ils décident d'attendre, et les années se passent ils restent toujours.

Enfin, 45 ans après la Révolution, ils laissent à leurs ouvriers les hectares à cultiver et tous prennent le paquebot pour venir se documenter et voir tous les changements.

Ils arrivent à Bordeaux. Quelle transformation ! Plus de commissionnaires, de porteurs de colis, de quémadeurs au débarquement.

de passer quelques jours pour se renseigner.

Le lendemain, grâce à la rencontre de deux vieux militants qui leur serviront de cicerone, ils visitent le pavillon de l'alimentation.

C'est pour les produits abondants la prise au tas, pour les produits venant de loin, des autres nations sous régime capitaliste, le rationnement. Pas de gaspillage. Les malades, les enfants, les vieillards ont tout le nécessaire.

Aux pavillons du vêtement, de l'aménagement, des « divers », même organisation.

La durée du travail est de six heures. On espère sous peu la ramener à cinq heures.

Intéressant aperçu des discussions passionnées, des débats qui ont eu lieu pour établir la nouvelle organisation sociale — communisme autoritaire, partisan de la force, de la violence — communisme libertaire, partisan de la persuasion.

Triomphe de ce dernier qui a pour lui la raison, le Poupougnat, l'Ecole, l'Apprentissage, l'organisation nouvelle de la famille et de la cité, le logement, les concerts, les théâtres, le cinéma.

La maison des vieillards, les orphelins.

La production est réglée sur la consommation.

L'organisation sociale à base fédéraliste.

L'individu, la Commune, la région, la nation, Conseils communaux, Conseils régionaux, Conseil national.

Les Congrès, Bordeaux en fête. Après une dizaine de jours d'excursions et de promenades, nos Brésiliens commencent à fond le fonctionnement de la vie à Bordeaux.

Ils décident d'aller enquêter dans le petit bourg où ils étaient nés.

Dans le Loiret, à Joliboire, ils apprennent comment fonctionne le communisme à la campagne, comment l'exploitation avait pu se faire, comment la culture actuelle pouvait s'exécuter.

A Joliboire ils retrouvent des amis d'enfance. La commune à Bordeaux, même répartition des produits de toutes sortes.

L'expropriation des terres s'est faite à aussi par la persuasion, conformément à la thèse libertaire.

Le territoire de la commune est divisé en trois grandes parties, l'une réservée à la grande culture ; l'autre à l'élevage ; la troisième, à la culture maraîchère.

La production est double de celle des années précédant la Révolution.

Une semaine ou deux après leur arrivée à Joliboire, nos rapatriés décident d'aller finir leur enquête à Paris.

A Paris, comme à Joliboire ils retrouvent des camarades de travail.

Les quartiers riches de Paris sont peu transformés. Mais les fortifications sont abattues. En leur lieu et place, des pelouses, des jardins, des bâtiments superbes. C'est là que se tiennent les pouponnais, les écoles, les maisons de vieillards, les maisons de repos.

Plus d'usines à Paris. Toutes les usines en banlieue. Moyens de transport pratiques et rapides.

Les anciens bâtiments, casernes, palais de Justice, etc., transformés et bibliothèques, musées. Amélioration du sort de tous.

Nos amis, émerveillés et devenus communistes devant la réalité des faits décident de rester en France et de donner à leurs ouvriers leur concession au Brésil.

Ce livre, d'une belle envolée littéraire, passionnant, alerte, vrai, devra être lu de tous les militants.

Comme son apparition n'aura lieu que dans quelques mois, à partir de la semaine prochaine, chaque numéro du Libertaire contiendra quelques extraits pour que nos amis lecteurs aient la primeur de cet ouvrage réconfortant et l'illusion d'une vie qui pourrait exister demain, si nous avions l'audace de réduire nos maîtres et de nous libérer de nos tyrans.

Léon ROUGET.

GRUPPE DE MONTLUÇON

VENDREDI 20 h. 30

A LA BOURSE DU TRAVAIL

GRAND MEETING

avec le concours de Boudoux de l'U.A.

A nos Amis,

A nos Lecteurs

Les camarades sont avisés qu'ils doivent adresser leurs mandats au nom de Lecoïn pour tout ce qui concerne le « Libertaire ».

Nous ne pouvons nous étendre sur toutes les difficultés que nous rencontrons pour nous faire payer les mandats lorsqu'ils sont adressés seulement au « Libertaire ».

Nous espérons que nos camarades s'inspireront de ce sage conseil qui nous évitera ainsi de perdre un temps précieux et qu'ils adresseront, une fois de plus, leurs mandats et bons de paiements de toutes sortes à Louis Lecoïn.

Propos d'un Paria

Armé de ses meilleurs ciseaux, P. Rebouz, découpe dans une curieuse petite revue qui est, non pas imprimée, mais poligraphiée par un procédé enfantin et touchant, ces « judicieuses » et non moins touchantes réflexions d'un certain M. Albein.

Dans les meetings, c'est désespérant. Au lieu d'orateurs capables, documentés, apportant des arguments sérieux en faveur de leur thèse, la tribune est généralement occupée par des palabres ignares et autochtones qui, des heures durant débattent lieux communs et banalités.

Dans la presse, c'est pareil. Ici comme là, les nullités sévissent, des articles à faire pleurer de pitié, rédigés par de braves gens qui ignorent tout de l'art d'écrire. Il est comique et douloureux à la fois de voir des hommes, bien intentionnés, mais qui ne savent même pas ce que signifient les mots biologie et sociologie, se permettre des critiques sur la vie et l'œuvre colossale des géants russes.

Presque tous ces brouillons dont je parle sont des travailleurs qui n'ont jamais eu le goût de l'écriture, d'ailleurs en atelier, ils ont subi toutes les vexations qui accablent le pauvre monde, et il a suffi à ces hommes sensibles de lire un tract, une brochure, ou un périodique anarchiste quelconque pour se croire appelés à transformer la société. C'est de là que viennent leurs autochtonismes, bien intentionnés, mais qui ne savent même pas ce que signifient les mots biologie et sociologie, se permettent des critiques sur la vie et l'œuvre colossale des géants russes.

Intention de l'auteur de ces lignes est claire, le but de P. Rebouz, qui intitule « Clairvoyance » cet extrait qu'il juge utile de publier, est également facile à deviner.

Il s'agit, tout simplement, de discréditer les ridiculiser, les anarchistes qui ont permis de faire passer ces papyrus — de trouver que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Et cela me remet en mémoire les mêmes insanités proférées autrefois contre les « brutes travaillantes » par des gens qui, se croyant des hommes, n'étaient que des surpauvres.

Je soupçonne fort cet Albein d'être un de ces charlatans repentis qui, justement parce qu'ils sont de mauvaise foi, sont les plus après dans leurs critiques et les plus vaineux dans leurs attaques contre leurs anciens camarades.

En tout cas, puisqu'il peut se dispenser pour vivre, de rouler d'atelier en atelier, et qu'il est exempt de subir toutes ces vexations qui sont l'apanage des travailleurs, il est tout naturel qu'il ne se respecte pas le besoin d'une transformation sociale. La société bourgeoise est pleine de mansuétude et d'attraits pour les snobs et les bonapartistes prétentieux de son espèce.

Et il y a vraiment des moments où, pour répondre à des inepties semblables, on voudrait trouver des mots qui tomberaient comme des clous sur les faces de ces demi-dieux de contrebande.

Qu'un P. Rebouz reproduise ses propos en les accompagnant d'un commentaire approbateur, cela n'est pas pour nous étonner. Prostitution de la plume, il vend sa pensée à qui le paie, comme la malheureuse fille vend son corps au passant.

Mais la fille à cette supériorité, c'est qu'elle ne connaît ni la biologie, ni la sociologie, ni l'art d'écrire, et qu'elle est encore bien loin, par conséquent, d'atteindre au même degré de dépravation morale.

Pierre MUALES.

Amis, abonnez-vous
Faites-nous des abonnés

UNE PROTESTATION

Une réunion de protestation tenue à la Bourse du Travail de Grosz-Berlin, le 3 juin, dans la grande salle du « Nouveau Monde », à laquelle assistaient environ 1.200 personnes, adopta à la quasi-unanimité la résolution suivante :

« Aux représentants du Gouvernement russe à Berlin :

« Durant ces deux dernières années, nous parvenons à diverses reprises des nouvelles de Russie, nous renseignant sur l'oppression et les persécution des victimes de la bourgeoisie et des anarchistes et syndicalistes. Les organisations anarchistes et syndicalistes de divers pays n'ont pas encore jusqu'ici réagi, à la suite de nouvelles de cette nature, parce que retenus par la considération qu'une publication de ces faits connus pouvait influer faiblement sur un certain point de vue, sur la lutte terrible que la Russie doit entreprendre contre les attaques successives des forces de la lutte contre-révolutionnaires de Yudenitch, Koltchak, Denikine, Wrangel, etc., et contre le blocus de l'Entente. L'impression de ces nouvelles fut d'autant plus pénible pour nous, que nous savions que nos camarades russes avaient pris une part active dans toutes les diverses luttes pour frapper à la tête les bordes de la contre-révolution.

« Mais maintenant, les choses sont arrivées en Russie à un point tel que nous ne pouvons plus nous taire plus longtemps, si nous ne voulons sacrifier de la façon la plus grossière notre devoir de solidarité envers nos camarades russes. Il ressort des déclarations de protestation de nos camarades russes :

« 1. — Que durant les derniers mois dans toute la Russie et en Ukraine, une véritable politique d'effacement fut pratiquée contre nos camarades anarchistes et syndicalistes.

« 2. — Que des milliers de nos camarades étonnés dans les prisons de la république soviétique et sont l'objet de mauvais traitements effroyables ;

« 3. — Que nos camarades russes sont abandonnés sans secours à ce régime d'arbitraire, car le gouvernement leur a volé depuis longtemps déjà leur presse et leur a enlevé toute possibilité d'une protestation publique ;

« 4. — Que plus encore, maintenant, par ordre de la « commission extraordinaire », a été fermée et placée sous scellés la maison d'édition du groupe anarchiste-syndicaliste « Golos Truda », qui s'occupait spécialement de la publication des œuvres de notre camarade feu Pierre Kropotkine.

« Ce dernier acte du gouvernement soviétique nous touche d'autant plus directement que le soviét de Moscou, dans sa séance du 14 février 1921, c'est-à-dire au lendemain des obsèques de Kropotkine, décida, entre

Six Mois en Russie

La vie dans les campagnes

Les soviets du village ont agi en se souciant généralement très peu des intérêts locaux.

Quand les organismes bureaucratiques des soviets prirent sur eux de partager les terres, ils ont accumulé solides sur solides. En bien, des villages, les paysans se plaignent de ce que la répartition des terrains n'était pas faite alors que la saison des semailles était presque passée : le bureau de partage n'avait pas fini ses calculs savants.

En d'autres, les partages étaient mal proportionnés : les uns recevant toutes les bonnes terres, les autres n'en ayant que de mauvaises ; les uns obligés d'aller cultiver des parcelles éloignées, tandis que d'autres paysans venaient de loin travailler les champs avoisinant la demeure des premiers. Dans un département, trop d'une semaine pendant qu'on en manquait dans le département voisin. Les bureaux soviétiques se chargeaient de tout procurer ; et ils n'autorisaient les paysans à chercher eux-mêmes qu'en désespoir de cause, lorsque la saison se passait.

Le principal labeur des soviets de village consistait à compléter la vie des paysans par une foule de formalités, d'ordres et de défenses arbitraires. Malgré tout, les paysans se débrouillaient, mais l'esprit collectif disparaît pour faire place à un grand égoïsme.

Il s'agit d'un commerce effréné de toutes les denrées, qu'ils peuvent acheter. Ces denrées sont apportées journellement, pour vendre dans les rues et les petits marchés (malgré le danger de confiscation), du lait de la viande, des œufs, des fromages, des farines et autres articles de consommation courante. L'argent sert à la fois pour les besoins de la vie et pour acheter des soviets. Ils pensent que si les soviets tombent, l'autre papier sera seul bon. Beaucoup gardent chez eux de petites caisses de roubles-chaus. Mais ils n'aiment pas trop le papier et préfèrent l'échange des produits. Dans le département de Moscou, ils ont même le droit de la viande contre du pain dont ils manquaient.

Le fait le plus caractéristique, c'est que les paysans ont, par voie d'échange, vidé les maisons des villes de tout ce qu'elles contenaient de confortable. Dans les plus humbles isbas on rencontre des objets de valeur. Nous avons même vu, dans une cuisine paysanne, tout un jeu de jolies chaises et de divans en soie d'une grande valeur. Il est courant de trouver dans les isbas des pianos et des gramophones, que les paysans aiment et qu'ils font jouer en l'honneur de leurs visiteurs : des glaces magnifiques des paysannes qui travaillent avec des bagues d'or aux doigts ; d'autres qui se promènent dans le village avec des souliers à hauts talons et des chapeaux parés.

Un camarade anarchiste, emprisonné à Boutyrki, raconte une anecdote de sa compagnie. Une d'entre elles disait ceci : « Hier, sont venus des paysans avec de la farine, et comme je n'avais pas de quoi la payer, ils ont choisi la pendule, ton costume et nos souliers ; mais nous aurons de la farine pour un mois... »

Actuellement, qui veut trouver de beaux meubles doit aller à la campagne, les villes sont dépourvues de tout et les objets manufacturés les quittent au fur et à mesure de leur fabrication.

Dans les régions éloignées des villes vont des ouvriers, des spéculateurs, etc., acheter les denrées ; les paysans n'ont pas besoin de se déplacer.

Aux abords des gares se tiennent de petits marchés, les paysans y vendent toutes sortes de produits qui varient de prix d'une gare à l'autre.

Malgré leur prospérité relative, les paysans ont trop d'inquiétudes pour être heureux, et l'Ukraine elle-même, jadis un des

pays les plus gais du monde, ressemble à un cimetière.

Il faut se garder de porter hâtivement un jugement défavorable sur le paysan. La guerre et la révolution ont amené un changement profond dans sa psychologie.

Les vastes horizons ne l'entraînent plus. D'ailleurs, le paysan russe appartenant à une race jeune qui a de l'avenir, a par nature un esprit vif et compréhensif, capable de concevoir clairement et de saisir des idées nouvelles, et le communisme s'accorde particulièrement avec ses mœurs.

Nous avons constaté l'effet moral que produisent les maladroites du gouvernement, par les critiques qu'en faisaient les paysans, la plupart du temps avec raison et justice. D'abord, ils ont la conviction d'avoir des droits, ils disent que la Révolution doit profiter, non seulement aux bolcheviks, mais à eux aussi.

Dans un voyage que nous faisons de Khar'kov à Kiev, le commissaire général pour l'Ukraine, Antonoff, occupait un wagon spécial. Arrivé à la station de Bars, où le train s'arrêtait pendant la nuit, un grand meeting eut lieu à la lumière des lampes.

Antonoff fut peu écouté : du début à la fin, les interruptions fusèrent et les contradicteurs surgissaient de tous les côtés.

Un bon vieux expliqua que les paysans ne se refusant point à donner des vivres pour l'armée rouge, c'est-à-dire pour leurs fils et leurs frères, mais qu'ils étaient dégoûtés des centaines de soldats qui vivaient dans les villages à rien faire ; quant à la population des villes, ils n'en exigeaient point de produits manufacturés pour la valeur de leurs denrées ; que tout leur vœu était qu'on leur facilitât les moyens de semer et de conserver la récolte.

Vous voyez que nous n'avons pas de sel et pas de farine, pour cet hiver. Donnez-nous cela, ou de quoi le remplacer. En échange nous vous donnerons tout ce que vous demanderez.

Si on ne vous donne pas le sel, c'est bien la cause de Makhno, répondit Antonoff.

Mais Makhno est à Ekaterinoslav ou Poltava, tandis que des salines il y en a à Kher'son. Et nous ne pouvons pas même obtenir la permission d'aller y chercher du sel nous-mêmes.

Le paysan russe est loin d'être bête. Il aime et sait discuter.

Il est curieux de constater combien s'est éveillée, dans les campagnes le désir de s'instruire.

La plupart des villages ont des paysans plus ou moins qui enseignent aux autres. Des filles de l'ancienne bourgeoisie font fonction d'institutrices. La passion de la lecture est très grande. Comme monnaie d'échange, les livres ont une grande valeur. On voit au sein des isbas des jeunes filles paysannes qui passent des heures entières plongées dans un livre.

Naturellement, les ouvrages faciles, les romans et principalement les romans de Tolstoï, Tourgueniev, Dostoevsky, Gogol jouissent d'un grand succès. L'histoire des révolutions, les relations de voyages, sont très recherchées par les paysans. Les journaux sont lus avidement : devant nous, un paysan a donné une demi-douzaine d'années de la lecture de son journal.

Naturellement, les ouvrages faciles, les romans et principalement les romans de Tolstoï, Tourgueniev, Dostoevsky, Gogol jouissent d'un grand succès. L'histoire des révolutions, les relations de voyages, sont très recherchées par les paysans. Les journaux sont lus avidement : devant nous, un paysan a donné une demi-douzaine d'années de la lecture de son journal.

Naturellement, les ouvrages faciles, les romans et principalement les romans de Tolstoï, Tourgueniev, Dostoevsky, Gogol jouissent d'un grand succès. L'histoire des révolutions, les relations de voyages, sont très recherchées par les paysans. Les journaux sont lus avidement : devant nous, un paysan a donné une demi-douzaine d'années de la lecture de son journal.

Naturellement, les ouvrages faciles, les romans et principalement les romans de Tolstoï, Tourgueniev, Dostoevsky, Gogol jouissent d'un grand succès. L'histoire des révolutions, les relations de voyages, sont très recherchées par les paysans. Les journaux sont lus avidement : devant nous, un paysan a donné une demi-douzaine d'années de la lecture de son journal.

Naturellement, les ouvrages faciles, les romans et principalement les romans de Tolstoï, Tourgueniev, Dostoevsky, Gogol jouissent d'un grand succès. L'histoire des révolutions, les relations de voyages, sont très recherchées par les paysans. Les journaux sont lus avidement : devant nous, un paysan a donné une demi-douzaine d'années de la lecture de son journal.

Naturellement, les ouvrages faciles, les romans et principalement les romans de Tolstoï, Tourgueniev, Dostoevsky, Gogol jouissent d'un grand succès. L'histoire des révolutions, les relations de voyages, sont très recherchées par les paysans. Les journaux sont lus avidement : devant nous, un paysan a donné une demi-douzaine d'années de la lecture de son journal.

Naturellement, les ouvrages faciles, les romans et principalement les romans de Tolstoï, Tourgueniev, Dostoevsky, Gogol jouissent d'un grand succès. L'histoire des révolutions, les relations de voyages, sont très recherchées par les paysans. Les journaux sont lus avidement : devant nous, un paysan a donné une demi-douzaine d'années de la lecture de son journal.

Naturellement, les ouvrages faciles, les romans et principalement les romans de Tolstoï, Tourgueniev, Dostoevsky, Gogol jouissent d'un grand succès. L'histoire des révolutions, les relations de voyages, sont très recherchées par les paysans. Les journaux sont lus avidement : devant nous, un paysan a donné une demi-douzaine d'années de la lecture de son journal.

Naturellement, les ouvrages faciles, les romans et principalement les romans de Tolstoï, Tourgueniev, Dostoevsky, Gogol jouissent d'un grand succès. L'histoire des révolutions, les relations de voyages, sont très recherchées par les paysans. Les journaux sont lus avidement : devant nous, un paysan a donné une demi-douzaine d'années de la lecture de son journal.

Naturellement, les ouvrages faciles, les romans et principalement les romans de Tolstoï, Tourgueniev, Dostoevsky, Gogol jouissent d'un grand succès. L'histoire des révolutions, les relations de voyages, sont très recherchées par les paysans. Les journaux sont lus avidement : devant nous, un paysan a donné une demi-douzaine d'années de la lecture de son journal.

Naturellement, les ouvrages faciles, les romans et principalement les romans de Tolstoï, Tourgueniev, Dostoevsky, Gogol jouissent d'un grand succès. L'histoire des révolutions, les relations de voyages, sont très recherchées par les paysans. Les journaux sont lus avidement : devant nous, un paysan a donné une demi-douzaine d'années de la lecture de son journal.

Naturellement, les ouvrages faciles, les romans et principalement les romans de Tolstoï, Tourgueniev, Dostoevsky, Gogol jouissent d'un grand succès. L'histoire des révolutions, les relations de voyages, sont très recherchées par les paysans. Les journaux sont lus avidement : devant nous, un paysan a donné une demi-douzaine d'années de la lecture de son journal.

Naturellement, les ouvrages faciles, les romans et principalement les romans de Tolstoï, Tourgueniev, Dostoevsky, Gogol jouissent d'un grand succès. L'histoire des révolutions, les relations de voyages, sont très recherchées par les paysans. Les journaux sont lus avidement : devant nous, un paysan a donné une demi-douzaine d'années de la lecture de son journal.

Naturellement, les ouvrages faciles, les romans et principalement les romans de Tolstoï, Tourgueniev, Dostoevsky, Gogol jouissent d'un grand succès. L'histoire des révolutions, les relations de voyages, sont très recherchées par les paysans. Les journaux sont lus avidement : devant nous, un paysan a donné une demi-douzaine d'années de la lecture de son journal.

Naturellement, les ouvrages faciles, les romans et principalement les romans de Tolstoï, Tourgueniev, Dostoevsky, Gogol jouissent d'un grand succès. L'histoire des révolutions, les relations de voyages, sont très recherchées par les paysans. Les journaux sont lus avidement : devant nous, un paysan a donné une demi-douzaine d'années de la lecture de son journal.

Naturellement, les ouvrages faciles, les romans et principalement les romans de Tolstoï, Tourgueniev, Dostoevsky, Gogol jouissent d'un grand succès. L'histoire des révolutions, les relations de voyages, sont très recherchées par les paysans. Les journaux sont lus avidement : devant nous, un paysan a donné une demi-douzaine d'années de la lecture de son journal.

Dans les prisons de la République

UNE DEUXIÈME CRAPULE (suite)

La semaine dernière je disais que bien souvent le malade de l'adjudant Albertini, comme celui de ses sous-ordres, avait abrégé les souffrances de bon nombre de nos camarades.

On aurait pu, en effet, constater que les cadavres de l'île du Frioul, à quelques exceptions près, étaient zébrés de lignes bleues.

Les médecins légistes à trois, quatre et cinq galons qui désinfectaient les corps squelettiques des victimes de la choumure militaire auraient très facilement relevé, sur ces lignes bleues, l'empreinte de la cravache d'Albertini.

On ne se méprend pas : j'ouvrais les crânes, décapant les têtes, ils pouvaient faire de sérieuses études anatomiques et s'en payer à cœur joie.

Le Principal de Saint-Nicolas-Frioul leur fournissait de la chair humaine plus qu'il n'en fallait.

Si ces médecins militaires prenaient le temps d'ouvrir les ventres, de scier les crânes et de disputer sur la valeur d'une cervelle ou d'une autre, ils n'avaient pas le courage de remettre en état l'objet de leurs études.

Les défunts furent obligés un jour de prendre leur malin, car il y avait un cadavre d'un de nos malheureux camarades et avec du fil poissé recoudre ventre, bras et jambes !

Il est vrai qu'un collègue d'Albertini, dans un beau sourire, nous dit : « Vous dites que vous croyez de la fin ? Vous le bidouille l'est-ce que vous attendez pour bouffer ! »

Tous, nous sentions que l'île du Frioul serait notre tombe ! la correspondance était impossible ; faire passer une lettre aurait été un tour de force inouï ! Albertini veillait et il nous fallait tous crever pour qu'il ne puisse rien dire plus tard !

C'en était trop ! dans la nuit du 24 décembre 1918, quatre copains risquèrent d'aller porter à la connaissance du public les faits affreux qui se passaient au Frioul. C'était un grand crime, mais nous ne pouvions pas nous empêcher de le faire.

Une prison de quelque importance, maison d'arrêt, centrale ou réclusion, est dirigée par un gouverneur en chef, assisté d'un directeur, d'un adjoint, d'un greffier-comptable, d'un économiste et d'un instituteur.

Une magistrature brute sous le nom de gardien-chef l'aide dans les basses besognes ; il est lui-même déchargé d'une partie de sa tâche par un ou plusieurs premiers gardiens.

Le personnel se compose de 10 à 80 gardiens selon l'importance de la maison.

Le directeur est un triste personnage doué des qualités requises pour un pareil emploi : morgue, vanité, rudesse et partialité insensibiles.

Point n'est besoin d'autres capacités, qu'une aptitude ignoble à flatter le pouvoir qui l'a pourvu d'une bonne place, à égarer les malheureux qui souffrent et à faire œuvre de tortionnaire. Si la prison est près de Paris, il est assez maniable ; si au contraire, il est loin, il a toutes les qualités d'un porc enragé, avec des décisions sans appel et une insupportable hauteur. Maître absolu de la liberté de quelques centaines d'hommes, juge sans appel de peccadilles dérisoires, dispensateur de prétendues grâces octroyées par un pouvoir corrompu et puant, il reste le type le plus parfait de ces antiques et démodés.

La moralité est nulle, nous citerons des exemples de directeurs actuellement en exercice et d'une lamentable mentalité ! Pour le moment, passons !

Le contrôleur, qui est censément un sous-directeur, a toutes les qualités de son chef ; il s'occupe principalement du travail et des réceptions. Aussi les tripotages, les pots de vin sont le plus clair de ses revenus. Bien peu sont consciencieux et tous sont des partisans avérés du surmenage du malheureux détenu.

Le gardien-chef est le supérieur direct de tous les gardiens. N'est jamais bon, et c'est un poste subalterne où le titulaire, et par conséquent la permission de faire tout ce qu'il veut et tout le mal qu'il peut.

Il est basement méchant et servilement plat ; des fautes le démontreront par la suite. Le gardien est parfaitement bien choisi, et neuf fois sur dix, il a la physique et l'emploi. Sans éducation et sans intelligence, il n'est qu'un être entièrement brut de la tête à la queue. D'où sort-il ? Des masses du peuple qu'il aide à opprimer. Beaucoup de garçons de charnières, de bergers et d'ouvriers, qui ont pris l'amour de l'uniforme au régiment et dont le dégoût pour leur ancien maître leur est venu en entrant dans les gardiens par l'idolâtrie du fonctionnarisme moderne, tels sont les principaux mobiles qui ont guidé leur choix dans cette répugnante carrière.

Certains sont d'exécrables tortionnaires, des fous hystériques, grands amateurs de la machine à bousculer.

Leur morale est nulle. — D'ailleurs les bourgeois ne leur en demandent pas tant. Comme à de bons chiens de garde, ils disent : « Savez-vous mordre ? Bon, ça va ! » Leur prétendue probité consiste à trafiquer avec le détenu et à mettre leur honneur à ne pas se faire prendre. Sept sur dix sont des caméléons avides et sans scrupules. Pris à ce dangereux jeu, leur sergenterie tombe et ils poussent la servilité jusqu'à la bassesse. Il faut les voir alors surpris dans un trafic illicite, les voir les larmes aux yeux, leur faire grands yeux et racheter un moment de faiblesse par un redoublement de servilité.

Pour qui les a approchés, se sont des êtres répugnants au moral et rien de plus. Chaque jour dans les prisons, centrale ou réclusion, ces gens se complaisent sur la misère et les avantages qu'ils peuvent en tirer, vendent, achètent à vil prix, donnent des prix dérisoires, payant une partie des salaires, et qui vivent sur la misère des hommes.

On encore vendent avec des ruses de Huron, un paquet de tabac, cinquante ou cent francs.

La partialité de leurs rapports, la monotonie sottise de leurs fadaes et grossières observations, l'immolation grossière et l'insouciance de leur pénible nullité en font des personnages bien dignes de la confiance de leurs généreux maîtres.

Il se croient tous quelque chose, aussi sont-ils tous juste le contraire de ce qu'ils se croient.

Nous avons écrit qu'il était bon de donner un aperçu du gros mode de la vie des prisons, avant d'en venir directement aux faits, cela nous évitera les redites, les camarades comprendront mieux par la suite, sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans de fastidieux détails.

A Poissy, en 1917, le directeur était une sorte de fou furieux. Cette triste golette qui était l'éloffe, cinq ou six fois par semaine, se levait de la région parisienne, possédait une lamentable renommée.

La Manche et beaucoup plus dangereuse, n'ayant comme suivants que les coups de fusils des traillards !

Rien n'y fit ! Les copains me répondirent que même s'ils n'arrivaient pas à aller à Marseille, leurs cadavres causeraient pour nous ! La nuit, même dans les conditions les plus mauvaises, ils se précipitèrent dans les flots pour nous sauver !

Le lendemain sur les récifs qui se trouvent devant Notre-Dame-de-la-Garde, à l'est de Marseille, les cadavres de nos quelques amis étaient recueillis par des pêcheurs !

Hélas ! nos prévisions étaient justes ; mais même dans la mort, ces sacrifiés nous servaient comme ils l'avaient fait entendre.

Des enquêtes furent faites ! on nous donna quelques loques, il y eut du bois pour faire cuire les grains, orge ou avoine ! Malgré cette amicalité, la faim faisait toujours son œuvre et tous les jours des décès se produisaient !

Le scandale allait devenir dangereux ! au début de février, l'autorité militaire décidait de nous expédier en Algérie.

Cette nouvelle fut pour nous une joie ! certainement nous ne pourrions pas être malheureux d'être au Frioul ou qu'un Château d'If... tant au moins nous mangerions un peu !

Quelle illusion ! Des épreuves sans nom nous attendaient et la première nous fut réservée dès notre embarquement à bord de l'Amiral Gouache, où, pendant les quatre jours que dura la traversée, j'ai assisté au spectacle de la plus horrible qu'il ait été réservé de voir.

Ce voyage fera l'objet du prochain article et tous nos lecteurs qui liront, ces lignes pourront se rendre compte des souffrances que nous avons endurées. Beaux-frères qui croient qu'il y a exagération ! hélas ! mes amis, je suis au-dessous de la réalité et jamais ma plume ne saura rendre, dans leur entière horreur, les atrocités que nous avons souffert et vu souffrir.

Gaston REGEL,
du Comité d'action pour la suppression des bagnes militaires.

GENS ET CHOSES DES PRISONS

Les punitions à cette date tombaient dru comme grêle. Insultant, grossier et orgueilleux, le gardien traquait sans pitié, punissant de la salle de discipline — un vrai supplice — au cachot, les moindres peccadilles.

Tout ne marche pas comme l'on veut dans la vie ; un jour, un cousin du directeur arrive dans la centrale avec cinq ans de prison à purger.

Gallier est exaspéré ; pensez donc, la famille, aussi ce triste sort, essaya, employa tous les moyens pour envoyer « ad patres » ce malcontent parent qui venait faire laide à sa gloire.

Il n'y réussit pas, malgré l'abusif pouvoir que lui donnait d'atroces règlements. Le cousin fut grisé et, très peu recommandant des procédés de son parent, porta plainte contre lui.

Une enquête menée diligemment démontra que non seulement le directeur, mais le contrôleur étaient coupables d'abus d'autorité, de sévices et de mauvais traitements ; ils furent révoqués.

Une légère punition en regard de pareils attentats contre la dignité et la vie humaines.

A cette époque, un mortel sans entrailles, soignant la population de la centrale, ce détraqué, pendant une épidémie de dysenterie, envoyait ses malades au quartier cellulaire, dans un local nu, sans literie, avec deux quarts de litane par jour, pas d'autre chose. L'épidémie cessa, par pénurie de malades, au bout de onze mois, car on avait enterré jusqu'à vingt-sept morts par semaine.

Dans le même temps, la ration de pain fut diminuée, de 450 grammes, elle passa à 300 grammes, cela amena une telle famine dans la détention, que des malheureux moururent des éphémères de pommes de terre. Plusieurs détenus ayant, par ce triste régime, les intestins obstrués par cette dangereuse nourriture moururent dans de d'intolérables douleurs.

Dans les camps formés par ordre de Clemenceau, alors ministre omnipotent, des actes d'une sauvagerie inouïe furent journellement commis. Au camp de Monnaie, les détenus maigres, épuisés et faméliques allaient au travail sous les coups de nerf de bœuf.

Bien longtemps serait la liste des atrocités commises contre la liberté et la dignité humaines. Qu'il nous suffise de dire que ce fut la période la plus odieuse et la plus méprisable du militarisme intempêt de celui qui s'est appelé « l'Empereur des Français ».

A Riom, en 1916, un détenu, antimilitariste notoire, Bourdieu, fut pendant plusieurs mois enfermé dans des sombres cachots de cette centrale, pour avoir été trouvé porteur d'un paquet de tabac.

Il est bon d'ouvrir une parenthèse et d'expliquer ce que ces gens entendent par punition.

Voilà à ce sujet ce que le règlement particulier d'une prison de la région parisienne dicte :

La mise au pain et à l'eau ; La mise en cellule ; 8 jours à 90 jours avec nourriture tous les 4 jours ; le cachot noir ;

La mise au fers, dans les cas prévus par le code d'instruction criminelle — ce qui est inexécutable, car les directeurs en usent avec le véritable prodigalité.

En plus, dans les maisons de correction ou de réclusion, l'envoi à la salle de discipline.

La salle de discipline est une punition ignoble. Figurez-vous une salle de dix mètres carrés où se trouve des bancs de pierre, bien pointus par prévoyance charitable, et où l'on tourne quarante ou cinquante fois, la tête droite, les bras croisés, marchant à raison de cent vingt pas à la minute et cela pendant 12 heures.

Cinq cent grammes de pain et une soupe à l'eau sale, seulement le matin, c'est tout. A Poissy, où la salle de discipline est la plus rigoureuse, ce sont toujours les plus tristes des échantillons de la garde-choumure qui y figurent. Ils sont très sur le volet, pour remplir ce dégoûtant service.

Dans la prison de Fresnes, en décembre 1919, un condamné fut frappé et puni sous les failluces prières d'avoir dit un mot déplacé. Vers le même temps et dans la même prison, il ne se passait pas une semaine sans qu'il y ait un suicide à enregistrer.

Dans la plupart des cas, le détenu se trouvant aux étages, se précipitait dans le vide et venait s'écraser sur le ciment de la galerie du rez-de-chaussée où il venait se briser avec un bruit sourd et mat pour échapper aux longues tortures de la faim et de l'abrutissement cellulaire.

L'INCONNU

Enfant trouvé, un matin, sous une porte, déposé là par une pauvre fille, l'assistance publique le recueillit et le plaça chez une nourrice.

Élevé à la dure, des son plus jeune âge, il aidait aux pénibles travaux des étables et des champs, se levant à l'aube se couchant à la nuit.

A l'école et chez ses parents adoptifs on lui apprit qu'il y a un Dieu, un patron et un gendarme qu'il devait vénérer et auxquels il fallait obéir sans discuter.

Homme, il eut la curiosité d'un peu voyager, changea de contre, travaillant où on voulait bien l'occuper.

Tout ce qu'il vit, le labour, la semaille, la récolte du blé, des patates, des fruits. Les plaisirs qui agrément l'existence, musique, littérature, jeux, il les ignorait.

Pouvait-on le lui reprocher, si quelquefois le soir il buvait une chopine de plus qu'à l'ordinaire ; il n'avait jamais eu de précepteur.

Pourtant son éducation rudimentaire et naturelle lui disait de ne jamais faire de mal à son semblable.

Pour ne pas être soldat, à vingt ans, il changea de contre ; il disait même ne pas savoir ce qu'était la patrie. Il était de l'humanité, il vivait simplement en homme et non en brute.

peut-être pour une large part à cause de mes éducateurs, lesquels, bien qu'ils aient conservé en eux quantités de croyances préconçues, n'en avaient pas moins au fond du cœur cette droiture d'esprit qu'ils ont cherché à m'inculquer, et je crois que dans une certaine mesure ils y ont réussi, car si par une instruction complémenteaire j'ai pu aisément me débarrasser des préjugés qu'involontairement ils avaient déposés dans mon jeune cerveau, j'ai toujours conservé malgré tout une impression profonde de leurs exemples de droiture qui sont restés gravés dans mon esprit.

Comprenez-vous maintenant que, au contact des injustices observées couramment autour de moi, mes yeux se soient ouverts et que mon esprit se soit révolté devant l'illogisme d'un enseignement qui d'un côté prêchait la fraternité, et de l'autre couvrait tant de crimes.

Ne croyez-vous pas, maintenant, que cette éducation que j'avais reçue, m'avait réellement prédisposé à réagir contre ce régime dans lequel la violence est élevée à la hauteur d'un principe.

Aussi, est-ce en très peu de temps que j'ai acquis les premières convictions qui servent de base à celles qu'un peu plus tard je devais propager.

Et si vos rapports de police ne tiennent compte de mon activité que depuis seulement une ou deux années (en se trompant d'ailleurs), c'est que les événements tragiques survenus au cours de cette période douloureuse ont suscité par leur envergure même, les réprobations unanimes et ont contraints de s'affirmer d'une façon plus catégorique, ceux qui ont compris leur devoir de s'opposer formellement aux institutions, coupables de tant de monstruosités.

Quoi, il faudrait avoir vu les répercussions d'un fléau tel que la guerre sur la vie économique, sur la santé, sur le moral des populations; il faudrait avoir vu tout le travail anéanti dans un conflit aussi stupide qu'épouvantable, déchaîné par l'ambition de gouvernants et pour le profit de certains gros industriels.

Quoi, il faudrait avoir vu le sang couler en ruisseaux, les villages incendiés, les foyers détruits et pillés et les habitants s'enfuir en marchant sur des cadavres, suivis d'hommes transformés en brutes, assassinant, au nom de la Patrie, des vieillards, des femmes et des enfants!

Il faudrait avoir vu les mutilations horribles, les yeux arrachés et les victimes réduites à mendier l'aumône et le plus souvent repoussées avec dédain par les profiteurs de ce carnage!

Il faudrait avoir vu ces choses, être atteint dans ses affections les plus chères, dans sa propre personne, et il faudrait se taire!

Il faudrait se taire, alors que de cette boucherie formidable, personne n'a voulu accepter les responsabilités!

Si donc la paix représente l'idéal de la quasi unanimité des individus, croyez-vous qu'une condamnation pourrait entraver la marche de notre pensée qui par le seul fait qu'elle est pacifiste doit nécessairement être antimitariste? Puisque la guerre n'est que la conséquence du militarisme, n'est-elle pas, allemand, anglais, russe ou français.

Seyez donc assurés que notre propagande continuera son œuvre sans nom. Vous pourrez, juges, magistrats, gouvernants, avoir à votre solde des écrivains mercenaires, coupables de parler d'après vos commandements, et de se taire selon vos ordres, mais vous n'empêcherez jamais les anarchistes de s'exprimer dans leur presse, leurs discours et leurs affiches et de crier, face à l'iniquité de votre régime corrompu :

A BAS LA GUERRE! A BAS LE MILITARISME, ET VIVE L'ANARCHIE!

Après cette déclaration, M. Oustry, son défenseur, s'efforça de démontrer l'innocuité d'une condamnation qui serait ainsi une sanction prise contre la pensée, et que dans de telles conditions l'acquiescement s'imposait.

Après quelques minutes de réflexion, les juges condamnèrent notre camarade à six mois de prison.

Vient de paraître
POUR NE JAMAIS FUMER
par Louis RIMBAULT
Introduction de Julia Bertrand, avec opinions de Tolstol-R. Duncan et des docteurs Legrain, Laurent, Jolly.
Une forte brochure, 1 franc. Franco, 1 fr. 05.
En vente à la Librairie Sociale, 69, boulevard de Belleville, Paris (11).

La Nouvelle Gloire du Sabre

Documents vécus pour servir à l'histoire de la grande guerre (1914-1919)

Après l'Angleterre qui, plus que jamais, depuis la guerre, détient le record du banditisme colonial, c'est encore dans l'empire exotique de la France, que l'on trouve aujourd'hui les exemples les plus frappants de la férocité criminelle, à laquelle, par son propre égoïsme est condamnée cette « force expéditionnaire » du capital, dont Elie Faure s'est engagé.

Peut-être aujourd'hui, comme hier, n'aurait-il pas embouché le clairon révolutionnaire en son honneur, si, pour assoir sa conviction, il avait puisé ailleurs que dans les rapports officiels et la documentation officielle, si généreusement rétribuée et dont l'abondance dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

Oui, certes, lui et tous ceux qui comme lui soutiennent sa thèse avec loyauté et désintéressement penseraient tout différemment, si, ne pouvant se renseigner sur les lieux, ainsi que je l'ai fait moi-même pour la plupart de nos colonies, ils avaient pris une connaissance sérieuse de ce qu'en rapportent des hommes véritablement indépendants.

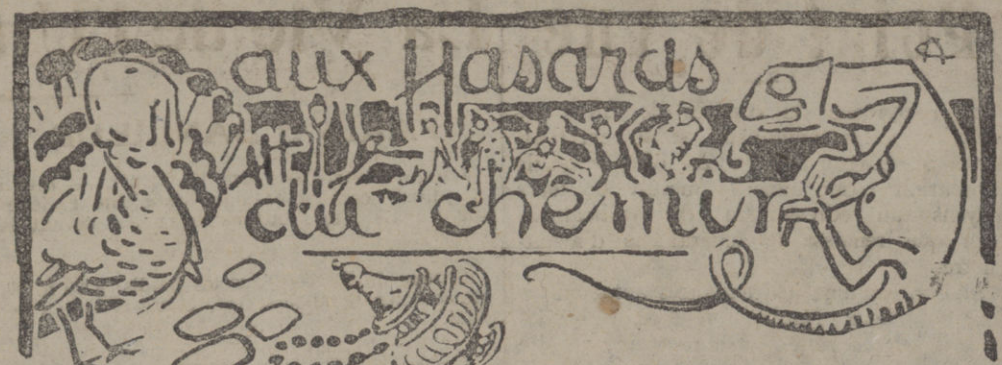
Alors, mais alors seulement, ils auraient vu ce qu'est, par exemple, le « bluff » de Madagascar, l'œuvre des Gallieni et des Augagneur qui les transporte d'admiration!

La petite égarée française englobée dans des mines d'or chimériques; les millions gaspillés pour des travaux publics dont l'utilité frappe les yeux des plus optimistes; l'agriculture indigène plus misérable qu'avant la conquête et traquée par un fisc jénique et brutal; l'élevage jadis prospère, abandonné par les Sakalaves qui viennent en foule grossir, dans les villes, le nombre des mendiants; un prolétariat nouveau de petits fonctionnaires, autochtones et européens, paresseux et besogneux; l'accaparement des terres par les bandits de la finance et les rois de la politique, empêchant la petite et la moyenne colonisation, les ruinant l'une après l'autre desquelles ont pris leur essor.

Je passe sous silence les abus de toute sorte qui sont la honte de notre prétendue civilisation.

Il est vrai qu'à ignorer cette source de documentation, ils ont une excuse, valable, certes, celle de la conspiration du silence faite autour de mon œuvre par la presse capitaliste et bourgeoise de notre pays.

Ainsi ruinée la partie économique de leur



LE PAVE DANS LA MARE

Nos antimilitaristes de la onzième heure viennent subitement de découvrir les crimes commis, pendant la guerre, par la justice militaire. Ils dénoncent les forfaits des conseils de guerre avec une insistance tellement indignée, qu'on la croirait dictée par un révérend. Cette impression semble ne pas nous être particulière si l'on s'en rapporte à cette réplique lancée le 29 juin à la Chambre au cours des débats sur les affaires de Vingré, Flirey, etc... par M. Briand aux socialistes :

« Vous n'avez même pas la patience d'écouter. Il n'y a aucune urgence. Les faits se sont passés en 1916. Depuis 1916 vous les connaissez. Vous avez contenu votre impatience. Et voilà que dès qu'on vous annonce qu'une réparation est possible, alors votre impatience devient frénétique et vous dites : « Tout de suite ! »

Comme c'est vrai, hélas ! Et par un geste, au lieu de nous contester, nous manquons d'apprécier les députés socialistes. L'ex-camarade Aristide n'a pas eu la cruauté d'ajouter que ces mêmes députés socialistes avaient leur part de responsabilité dans les crimes militaires, puisque, comme les autres, ils avaient voté dans la mémorable séance du 4 août 1914, les fameuses lois d'union sacrée qui ont permis au crime de s'étendre quatre ans durant et à la Justice Militaire de l'aggraver par un surcroît d'ignominie.

SUR LES ASSASSINS

Les crimes de la Justice Militaire ne sont pas seulement sujet à interpellations parlementaires retentissantes. Ils sont aussi matière à articles sensationnels. Les quotidiens d'avant-garde mènent une campagne acharnée contre les officiers assassins, les brutes galonnées, voire même édulcorées, qui ont sur ce qui leur sert de conscience le faillible d'innocents envoyés au poteau pour couvrir leurs fautes.

Nous applaudissons volontiers des deux mains. Car si ces campagnes ne chancent rien au sein des consciences, elles offrent l'avantage de discréditer l'armée et les galonnades dans l'esprit de ceux qui les suivent.

Néanmoins, il nous faut bien dire que ces campagnes gagneraient en valeur à être menées par des hommes qui n'ont pas été eux-mêmes, comme c'est généralement le cas, des officiers, des brutes galonnées. Regrettons, pour ces ex-officiers, que leurs efforts actuels, qui sont méritoires et leur ont valu des galons, semblent vouloir établir qu'il y a un degré dans l'assassinat, une hiérarchie dans le crime. Cela n'est pas.

L'officier n'est pas assassin, seulement quand il fait passer le « falot » à un soldat. Par fonction, par définition même dans la guerre comme dans la paix, l'officier est un assassin.

Tant pis pour ceux qui l'ont été !

CONCEPTION ANTIMILITARISTE

Il y a parfois, souvent même, des réputations usurpées. Celle de Cochon antimilitariste l'est certainement. Voici, en effet, un passage de la protestation que le directeur du Raftit a adressé au Président du Conseil à propos de l'incrimination de complot contre la sûreté de l'Etat relevée contre les camarades Sussan et Guigui dont nos lecteurs connaissent l'affaire :

« Nous nous permettons, Monsieur le Président, de vous faire remarquer que la dite incrimination a de ridicule quand il s'agit de la mise en vente d'un journal comme le nôtre (Le Raftit), qui, jusqu'à ce jour, n'est jamais allé que ni au régime, ni à l'armée, mais seulement à ce qu'il y a de gagné et pourri parmi le personnel des institutions qui régissent notre pays. »

Et voilà ! Encore une conception tout à fait particulière de l'antimilitarisme.

DEUIL NATIONAL

Carpentier, knock-out en 4 rounds ! Dé-

faite nationale. La France des imbéciles et des badauds est en larmes. De quoi combattre la sécheresse, cette France est si grande...

COMMISSION D'ENQUÊTE

Par un hasard vraiment miraculeux, nous avons sous les yeux le programme d'une matinée de gala donnée au théâtre de la Gaîté pour la résurrection de Verdun et au profit de cette ville. Ce gala, comme tant d'autres, fut placé sous le haut patronage de personnages illustres : ministres et académiciens, maréchaux et évêques, députés et princesses, etc., etc., une compagnie tout à fait high life, quel !

Rien d'extraordinaire ? dites-vous. Non, certes !... A part, toutefois, une légère particularité qui mérite d'être signalée. Le programme de cette matinée de gala a été illustré par deux artistes : M. A. Rouille et M. Antonio Gabès.

Ce dernier nom ne vous dit rien ? Voyons, rappelez-vous ! Antonio Gabès, le dessinateur qui eut le premier, après l'armistice, l'honneur de s'être posé par le gouvernement de M. Clemenceau pour avoir publié un album de planches antimilitaristes, sous le titre : « Les Crucifiés », avec préface de Victor Cyril, secrétaire général du groupe Clarté ! Antonio Gabès, qui fit paraître pendant quelque temps une publication mensuelle intitulée : Les Crucifiés !

Ne trouvez-vous pas, avec nous, que ce Monsieur a mis une certaine précipitation à franchir d'un seul bond le fossé qui sépare les milieux d'avant-garde de la société la plus huppée du noble faubourg ?

Peu-être, après tout, que l'« art » d'illustrer les programmes de réunions mondaines est plus... alimentaire que celui qui consiste à publier une revue destinée à éclairer d'un rayon de Beauté la vie toute de laideur des éternels crucifiés !

MODESTIE

La loi qualifiée super-sclérote fait couler des flots d'encre. Et, naturellement, ce sont nos antimilitaristes à l'eau de rose qui se flattent orgueilleusement de l'avoir, par leur action, excitée.

Leur affirmation est quotidienne : C'est eux, et eux seuls, qu'elle menace. Car eux seuls sont antimilitaristes. A preuve cette profession de foi d'Amédée Dunois dans le Bulletin Communiste :

« Oui, c'est le syndicalisme révolutionnaire et le communisme qui sont visés : les G. S. R. et le Parti. Car il n'y a plus qu'une aujourd'hui pour combattre à fond le militarisme... »

Evidemment, Dunois s'imagine que, depuis les temps lointains où il a froidement lâché l'Anarchie il n'y a plus d'anarchistes... Mais — tenez-vous bien ! — ce combat à fond contre le militarisme ne tend à rien moins qu'à la conquête de l'armée. Si nos gouvernants étaient intelligents, ce péril insidieux ne les épouvanterait nullement.

Quoi qu'il en soit, nous verrons que ceux-là mêmes qui chargent à fond le militarisme ne seront pas les premiers à tomber — s'ils y tombent un jour — sous le coup de la loi en élaboration.

VERDICT DE PION

Au certificat d'études, examen moral, dans l'un des arrondissements populaires de Paris, l'on pose aux jeunes candidates cette question :

« Que pensez-vous du Soldat inconnu ? »

Une fillette, plus franche, ou plus courageuse, ou simplement plus sensible que ses camarades, dit ce qu'elle pense :

« Le soldat inconnu, c'est malheureux qu'il soit mort... et tant d'autres avec lui. »

« Que pouvait faire un pion, fêtu de morale bourgeoise, devant une réponse si naïve et si vraie ? Son devoir. Il n'y manqua point. Zéro à la jeune subversive... »

Que faut-il invoquer ? La Justice ? Ou la Sainte Bêtise ?

LE ROMANICHEL.

MOUVEMENT INTERNATIONAL

ITALIE

Les bandits payés par le gouvernement, l'industrie, la finance et la mercurie, les « fascistes » continuent leur œuvre civilisatrice par l'assomade et l'incendie. Voici le bilan pour vingt mois de ce beau régime perpétré par tous les défenseurs de l'ordre : travailleurs victimes des fascistes : 302 morts, 1.144 blessés ; travailleurs victimes de la force publique : 44 morts, 258 blessés ; chambres de travail incendiées, dévastées ou endommagées, 120 ; Maisons du Peuple, Ligues, Cooperatives, Cercles socialistes et communistes, Municipalités et Sections de socialistes détruites, incendiées ou endommagées, 243 ; arrestations de travailleurs à la suite de ces poursuites : 2.240.

Tout cela, nous ne le répéterons jamais assez, avait été prévu et crié aux travailleurs par les anarchistes lors de la trahison des chefs à la suite de l'occupation des usines. La leçon servira-t-elle ?

Umanità Nova, le quotidien anarchiste, reparait à Rome (Casa del Popolo, via Capo d'Africa), mais jusqu'ici nous ne le recevons pas régulièrement. — Abonnement pour l'étranger : 3 mois, 17 francs ; 6 mois, 33 fr. 50 ; un an, 66 francs.

FINLANDE

Le Mouvement syndical

Nous savons bien peu de choses sur le mouvement syndical de Finlande, le pays des mystérieux lacs.

Un camarade finlandais, qui s'y trouve actuellement, a adressé une lettre au journal Syndikalistien Örebro dont nous donnons les extraits suivants :

Le secrétaire général des organisations syndicales finlandaises s'appelle Matti Vaisanen. Pendant une assez longue période, il a milité pour constituer une organisation syndicale unique. C'est un homme d'environ 35 ans, tailleur de sa profession, de mœurs simples, modeste. Il a pris part à la Révolution de 1917.

D'après les informations données par Matti Vaisanen, l'organisation syndicale finlandaise était sous l'influence du Parti social-démocrate ; les chefs du parti politique menaient en même temps l'organisation ouvrière et tous deux, le Parti et l'Organisation, étaient intimement liés.

En ce qui concerne l'activité des syndicats finlandais, on peut dire ce qui suit :

Dès 1917, l'organisation du pays et le Parti social-démocrate formaient un Conseil central, qui adressa un ultimatum au gouvernement, lui enjoignant de prendre les mesures nécessaires pour arriver à une solution du problème du ravitaillement, question vraiment brûlante à ce moment-là. L'action menée par le Conseil central fut approuvée plus tard par le Congrès. Comme le gouvernement ne faisait pas du tout mine de donner satisfaction aux revendications, la grève générale fut proclamée, et fut le prélude de la Révolution.

Pendant la Révolution, le mouvement syndical joua un grand rôle pour fonder un nouveau système social et organiser la défense contre la Bourgeoisie. Après que la Révolution eut été écrasée, l'armée allemande, encore dans toute sa puissance, tout retomba en décadence.

La réaction n'épargna rien et tout fut détruit, tout fut persécuté sans pitié. De la fin de mars à décembre 1918, il n'y eut plus que quelques troncements lamentables de gouvernants, de militaires et de civils. Ce fut le début de 1919 que les travailleurs purent réussir à reconstruire leur organisation. Ce qui était dispersé fut regroupé et depuis ce temps, l'organisation fait de nouveaux progrès.

Dans la nouvelle organisation on remarque une nouvelle tendance : plus radicale. Le socialisme révolutionnaire se fait jour parmi les travailleurs. Au Congrès de mai 1920 le Bureau fut déposé et un nouveau parti intrinsèque prit sa place.

La tendance actuelle de l'organisation est le syndicalisme avec l'action directe, le sabotage, l'obstruction. Ces moyens de lutte ont été approuvés par le Congrès et du reste, l'organisation agit selon des principes syndicalistes. La forme de l'organisation est encore centraliste. Avant de déclencher une grève, les travailleurs doivent y être autorisés par l'organisation centrale, qui elle, ne peut déclencher une grève ; les travailleurs déclenchent par eux-mêmes.

En ce qui concerne la position internationale, un vote réunissant les deux tiers des voix a décidé la neutralité de l'organisation finlandaise, par conséquent, ni pour Amsterdam, ni pour Moscou ; en ce moment, il

n'y a pas d'affiliation internationale. Il est fort possible qu'un vote général se décide pour Moscou ; selon l'opinion émise par le camarade Vaisanen, cette Internationale n'a pas l'importance qu'on lui donne. L'organisation finlandaise ne participera pas au Congrès de Moscou.

L'organisation finlandaise est indépendante de tout parti politique, elle est d'accord avec les organisations syndicales révolutionnaires suédoises et allemandes et celle de France d'avant-guerre. La question du contrôle de la production joue un grand rôle dans l'organisation finlandaise. On a nommé une Commission, qui doit élaborer un programme d'après lequel les travailleurs doivent, dès maintenant, contrôler les usines et entreprises capitalistes.

Selon Vaisanen, les organisations doivent être le nerf vital de la nouvelle société en même temps, on doit développer la pensée des Conseils par lesquels les travailleurs devront pouvoir remplacer la société capitaliste, mais dans ce processus, l'organisation ne doit pas être soumise à un parti, mais libre et autonome.

Voilà le caractère actuel de l'organisation finlandaise ; on voit qu'elle est plus rapprochée du fédéralisme que du centralisme de nature communisme ou social-démocrate. Et c'est la Révolution finlandaise elle-même qui a guidé les travailleurs dans cette voie. Les idées du syndicalisme révolutionnaire se font jour de toutes parts.

La situation économique de la Finlande est semblable à celle des autres pays. Le chômage se fait fortement sentir. Pendant l'hiver, les usines ont réduit les salaires de 10 à 20 %, mais les travailleurs ont fait relever les salaires. L'industrie du papier, qui est l'industrie nationale de la Finlande, est diminuée de 2/3. En 1921, les importations de Finlande ont dépassé de 600 millions de marks finlandais les exportations.

Malgré leur défaite pendant la Révolution, les travailleurs n'ont pas perdu leur caractère combatif. Il y a encore quelques milliers d'entre eux en prison ou en exil. Et si une tournure décisive entre le capital et le travail se produisait, les travailleurs fortement groupés, lutteraient pour atteindre les buts syndicalistes. C'est l'opinion de Vaisanen.

HOLLANDE

Repression

La répression exercée en France contre les organisations d'avant-garde n'est pas, dans la mesure de notre pays. Du monde entier nous parviennent des nouvelles venant attester que, par des mesures scélérates et draconiennes, la bourgeoisie essaye, par les pires moyens, de se défendre.

C'est ainsi qu'en Hollande — terrain de l'antimilitarisme par excellence — les dirigeants de ce pays ont déclaré une loi sur les armes, en matière militaire — préchant le non-conformisme, c'est-à-dire la révolte.

Actuellement, au pays de Domela Nieuwenhuis, la répression est intense — un réclamer au service militaire, Herman Groenendaal, étant en prison et faisant la grève de la faim depuis quatre semaines. L'affaire de ce camarade est momentanément le centre d'une vigoureuse action antimilitariste à laquelle le peuple, les syndicalistes y prennent une large part ; à tel point que des échos de cette campagne ont même arrivés jusqu'au Parlement hollandais.

Des camarades de Hollande nous écrivent n'avoir jamais vu de telles assemblées de gens pour protester contre l'arbitraire gouvernemental ; jusqu'ici des démonstrations, des grèves de protestation ont éclaté spontanément.

Les militants antimitaristes de Hollande, pour la plupart anarchistes, en profitent pour renseigner le public sur les emorionnements, la terreur en Espagne, en Hongrie, et conclure en incitant à la révolution mondiale économique et morale.

Cette action se traduit par quelques victimes dont le président de l'Association Internationale Antimilitariste, De Ligt, camarade de grande valeur, ancien pasteur protestant devenu anarchiste.

Ici, en France, nous ne pouvons que

nous associer à l'effort tenté en Hollande pour mettre fin à un régime d'iniquités qui n'a que trop duré.

L'antimilitarisme n'étant que la conséquence du militarisme il nous faut donc lutter pour la transformation intégrale qui mettra fin à toute répression.

ALLEMAGNE

Les Syndicalistes révolutionnaires allemands n'ont pas à Moscou

Nos camarades ont eu connaissance du référendum qui s'effectuait chez les syndicalistes révolutionnaires allemands — localistes — pour savoir s'ils devaient aller au Congrès international syndicaliste qui se tiendra prochainement à Moscou.

Le numéro 26 de Der Syndikalist nous donne les chiffres suivants, à propos du référendum.

300 organisations comprenant 75.004 membres s'étaient refusés déjà au référendum et s'étaient prononcées nettement contre Moscou.

Dans 108 organisations 6.165 adhérents se sont prononcés pour Moscou, tandis que 7.321 se prononçaient contre.

Le résultat est donc le suivant : contre Moscou, 75.000 + 7.321 = 82.321 ; pour Moscou, 6.165.

VIENT DE PARAÎTRE :

LA CONQUÊTE DU PAIN

PAR

Pierre KROPOTKINE

1 volume, 5 fr. 75 ; franco recommandé, 6 fr. 45

L'Evolution, la Révolution et l'idéal anarchique

PAR

Elisée RECLUS

1 volume, 7 fr. 50 ; franco recommandé, 8 fr. 35

LA DOULEUR UNIVERSELLE

PAR

Sébastien FAURE

1 volume,

LA COMMUNE

PAR

Louise MICHEL

4 volumes, 6 fr. 75 ; franco recommandé, 7 fr. 60

En vente à la Librairie Sociale, 69, boulevard de Belleville, Paris (XI).

Pour que vive "Le Libertaire"

Thermeau, 1 fr. 35 ; X., 2 fr. ; Dejeux, 5 fr. ; Lemaître Joseph, 10 fr. ; Lejus, 2 fr. 50 ; Jacques, 2 fr. 50 ; Leclercq, 5 fr. ; C. Gelle, 1 fr. ; Olivetan, 1 fr. ; Agnès, 5 fr. ; Léon, 2 fr. ; Bonneau, 5 fr. ; C. Panthier, 10 fr. ; A. Mahon, 4 fr. ; Pour afficher le coupant bolchevique, 1 fr. 50 ; Leclercq, 2 fr. ; Maitras, pour que les socialistes deviennent libertaires, 1 fr. 75 ; Debos Léon, 5 fr. ; Ligier, 5 fr. ; Souscriptions faites par l'Amal, 40 fr. ; Dejeux, 5 fr. ; Lise, 10 fr. ; versés par Miroir Pasqual, 11 fr. 50 ; Nègre, 2 fr. ; Colodet, 2 fr. ; Dubost, 2 fr. ; Savill, 1 fr. ; Bourasset, 2 fr. ; Vlain Alfred, 5 fr. ; Henocq, 2 fr. ; Drucker, 1 fr. 50 ; Léon, 5 fr. ; Maitras, 2 fr. ; X., 5 fr. ; Toujours les mêmes, mort aux vaches, 12 fr. 50 ; Lormière, 2 fr. ; Debut, 5 fr. ; Desmoulin, 5 fr. ; Commien, 5 fr. ; Amiel, 2 fr. ; Marnat, 5 fr. ; Lise, 10 fr. ; versés par Miroir Pasqual, 11 fr. 50 ; Nègre, 2 fr. ; Colodet, 2 fr. ; Dubost, 2 fr. ; Savill, 1 fr. ; Bourasset, 2 fr. ; Vlain Alfred, 5 fr. ; Henocq, 2 fr. ; Drucker, 1 fr. 50 ; Léon, 5 fr. ; Maitras, 2 fr. ; X., 5 fr. ; Toujours les mêmes, mort aux vaches, 12 fr. 50 ; Lormière, 2 fr. ; Debut, 5 fr. ; Desmoulin, 5 fr. ; Commien, 5 fr. ; Amiel, 2 fr. ; Marnat, 5 fr. ; Lise, 10 fr. ; versés par Miroir Pasqual, 11 fr. 50 ; Nègre, 2 fr. ; Colodet, 2 fr. ; Dubost, 2 fr. ; Savill, 1 fr. ; Bourasset, 2 fr. ; Vlain Alfred, 5 fr. ; Henocq, 2 fr. ; Drucker, 1 fr. 50 ; Léon, 5 fr. ; Maitras, 2 fr. ; X., 5 fr. ; Toujours les mêmes, mort aux vaches, 12 fr. 50 ; Lormière, 2 fr. ; Debut, 5 fr. ; Desmoulin, 5 fr. ; Commien, 5 fr. ; Amiel, 2 fr. ; Marnat, 5 fr. ; Lise, 10 fr. ; versés par Miroir Pasqual, 11 fr. 50 ; Nègre, 2 fr. ; Colodet, 2 fr. ; Dubost, 2 fr. ; Savill, 1 fr. ; Bourasset, 2 fr. ; Vlain Alfred, 5 fr. ; Henocq, 2 fr. ; Drucker, 1 fr. 50 ; Léon, 5 fr. ; Maitras, 2 fr. ; X., 5 fr. ; Toujours les mêmes, mort aux vaches, 12 fr. 50 ; Lormière, 2 fr. ; Debut, 5 fr. ; Desmoulin, 5 fr. ; Commien, 5 fr. ; Amiel, 2 fr. ; Marnat, 5 fr. ; Lise, 10 fr. ; versés par Miroir Pasqual, 11 fr. 50 ; Nègre, 2 fr. ; Colodet, 2 fr. ; Dubost, 2 fr. ; Savill, 1 fr. ; Bourasset, 2 fr. ; Vlain Alfred, 5 fr. ; Henocq, 2 fr. ; Drucker, 1 fr. 50 ; Léon, 5 fr. ; Maitras, 2 fr. ; X., 5 fr. ; Toujours les mêmes, mort aux vaches, 12 fr. 50 ; Lormière, 2 fr. ; Debut, 5 fr. ; Desmoulin, 5 fr. ; Commien, 5 fr. ; Amiel, 2 fr. ; Marnat, 5 fr. ; Lise, 10 fr. ; versés par Miroir Pasqual, 11 fr. 50 ; Nègre, 2 fr. ; Colodet, 2 fr. ; Dubost, 2 fr. ; Savill, 1 fr. ; Bourasset, 2 fr. ; Vlain Alfred, 5 fr. ; Henocq, 2 fr. ; Drucker, 1 fr. 50 ; Léon, 5 fr. ; Maitras, 2 fr. ; X., 5 fr. ; Toujours les mêmes, mort aux vaches, 12 fr. 50 ; Lormière, 2 fr. ; Debut, 5 fr. ; Desmoulin, 5 fr. ; Commien, 5 fr. ; Amiel, 2 fr. ; Marnat, 5 fr. ; Lise, 10 fr. ; versés par Miroir Pasqual, 11 fr. 50 ; Nègre, 2 fr. ; Colodet, 2 fr. ; Dubost, 2 fr. ; Savill, 1 fr. ; Bourasset, 2 fr. ; Vlain Alfred, 5 fr. ; Henocq, 2 fr. ; Drucker, 1 fr. 50 ; Léon, 5 fr. ; Maitras, 2 fr. ; X., 5 fr. ; Toujours les mêmes, mort aux vaches, 12 fr. 50 ; Lormière, 2 fr. ; Debut, 5 fr. ; Desmoulin, 5 fr. ; Commien, 5 fr. ; Amiel, 2 fr. ; Marnat, 5 fr. ; Lise, 10 fr. ; versés par Miroir Pasqual, 11 fr. 50 ; Nègre, 2 fr. ; Colodet, 2 fr. ; Dubost, 2 fr. ; Savill, 1 fr. ; Bourasset, 2 fr. ; Vlain Alfred, 5 fr. ; Henocq, 2 fr. ; Drucker, 1 fr. 50 ; Léon, 5 fr. ; Maitras, 2 fr. ; X., 5 fr. ; Toujours les mêmes, mort aux vaches, 12 fr. 50 ; Lormière, 2 fr. ; Debut, 5 fr. ; Desmoulin, 5 fr. ; Commien, 5 fr. ; Amiel, 2 fr. ; Marnat, 5 fr. ; Lise, 10 fr. ; versés par Miroir Pasqual, 11 fr. 50 ; Nègre, 2 fr. ; Colodet, 2 fr. ; Dubost, 2 fr. ; Savill, 1 fr. ; Bourasset, 2 fr. ; Vlain Alfred, 5 fr. ; Henocq, 2 fr. ; Drucker, 1 fr. 50 ; Léon, 5 fr. ; Maitras, 2 fr. ; X., 5 fr. ; Toujours les mêmes, mort aux vaches, 12 fr. 50 ; Lormière, 2 fr. ; Debut, 5 fr. ; Desmoulin, 5 fr. ; Commien, 5 fr. ; Amiel, 2 fr. ; Marnat, 5 fr. ; Lise, 10 fr. ; versés par Miroir Pasqual, 11 fr. 50 ; Nègre, 2 fr. ; Colodet, 2 fr. ; Dubost, 2 fr. ; Savill, 1 fr. ; Bourasset, 2 fr. ; Vlain Alfred, 5 fr. ; Henocq, 2 fr. ; Drucker, 1 fr. 50 ; Léon, 5 fr. ; Maitras, 2 fr. ; X., 5 fr. ; Toujours les mêmes, mort aux vaches, 12 fr. 50 ; Lormière, 2 fr. ; Debut, 5 fr. ; Desmoulin, 5 fr. ; Commien, 5 fr. ; Amiel, 2 fr. ; Marnat, 5 fr. ; Lise, 10 fr. ; versés par Miroir Pasqual, 11 fr. 50 ; Nègre, 2 fr. ; Colodet, 2 fr. ; Dubost, 2 fr. ; Savill, 1 fr. ; Bourasset, 2 fr. ; Vlain Alfred, 5 fr. ; Henocq, 2 fr. ; Drucker, 1 fr. 50 ; Léon, 5 fr. ; Maitras, 2 fr. ; X., 5 fr. ; Toujours les mêmes, mort aux vaches, 12 fr. 50 ; Lormière, 2 fr. ; Debut, 5 fr. ; Desmoulin, 5 fr. ; Commien, 5 fr. ; Amiel, 2 fr. ; Marnat, 5 fr. ; Lise, 10 fr. ; versés par Miroir Pasqual, 11 fr. 50 ; Nègre, 2 fr. ; Colodet, 2 fr. ; Dubost, 2 fr. ; Savill, 1 fr. ; Bourasset, 2 fr. ; Vlain Alfred, 5 fr. ; Henocq, 2 fr. ; Drucker, 1 fr. 50 ; Léon, 5 fr. ; Maitras,

On assassine toujours nos Camarades Espagnols

Qu'allons-nous faire pour les sauver ?

En Espagne, la réaction bourgeoise emploie les moyens les plus iniques pour enrayer la marée syndicaliste qui de jour en jour se fait plus menaçante, car, indifférente et insensible aux douleurs, que la bourgeoisie cause aux faibles partisans de l'émancipation sociale ; et malgré cela l'idée poursuit son cours lentement mais sûrement à travers la péninsule, gagnant à sa cause les légions de prolétaires que l'ignorance d'une part, le confusionnisme du communisme de l'autre, mais surtout le lâcheté des chefs socialistes, tenaient à l'écart.

En Espagne, surtout actuellement, le sang ouvrier coule à flots pour le libérer de cet esclavage moderne qu'est le salariat, et que la pieuvre capitaliste enserrant avec ses puissantes tentacules à travers le monde entier.

Mais il y a un vieux proverbe qui dit : « A l'hôpital, chaque malade se plaint de son mal ».

Mais nous, nous plaignons d'autant plus parce que, soit par manque de renseignements ou fait le vide autour de cette lutte (que sans exagérer nous pouvons dire épineuse), que les syndicalistes mènent en Espagne, et les faits que plus loin je citerai, montreront mieux que n'importe quel commentaire, le caractère aigu de cette bataille sourde et sans quartier que les deux adversaires soutiennent.

Il est de toute évidence, et loin de moi est l'idée de le contester, que la tradition de l'éducation sociale que chaque pays reçoit, forme la psychologie des masses qui doit déterminer et le caractère et la forme de la lutte que les éléments d'avant-garde doivent tout à tour opposer et soutenir contre la minorité qui détient le pouvoir.

Ceci énoncé, je vais tenter de faire l'historique du mouvement ouvrier espagnol d'il y a un quart de siècle à l'époque actuelle.

Quoique les origines du syndicalisme en Espagne remontent vers 1890 et qu'à cette époque il était dirigé par les socialistes, le confusionnisme de la lutte qui menaient ses dirigeants et surtout le caractère politique qu'ils voulaient introduire dans l'orientation syndicale, jetèrent vite le mécontentement parmi les éléments organisés, épris déjà des théories syndicalistes fédéralistes.

D'autre part, l'activité que déploieront les éléments anarchistes à cette époque dans les organisations ouvrières tels que Fernin Salvochea, Anselmo Lorenzo et un peu plus tard Ricardo Mella (le premier fut tué par la police) et d'autres qui ont payé de leur vie la foi dans la Révolution.

La clarté des méthodes dans l'organisation syndicale apportée par ces éléments gagna à tel point l'esprit des masses que, de 1900 à 1914, deux fois les organisations révolutionnaires tentèrent, mais en vain, de se fédérer, car deux fois la réaction avait détruit leur œuvre.

La première ce fut en 1902, par suite d'une grève générale à Barcelone, la seconde à cause d'une grève générale dans toute l'Espagne en 1911.

Enfin, dans un Congrès qui eut lieu au Ferrol pendant la guerre en 1915, intitulé *Pour la Paix* et, où soit dit en passant, les socialistes ne crurent pas nécessaire d'assister, les éléments syndicalistes révolutionnaires saisissant l'occasion jetèrent les bases pour former un organisme unique et la Confédération Nationale du Travail naquit et installa son siège d'administration à Barcelone.

Depuis cet organisme, malgré la persécution dont les animateurs furent l'objet n'a cessé de croître et de 30.000 adhérents environ que comptait l'organisation à son début, elle a passé à plus d'un million.

Et il est nécessaire de faire connaître les méthodes employées depuis 1916 vis-à-vis des initiateurs du mouvement syndicaliste pour montrer la férocité des uns et la bassesse des autres.

A maintes reprises des agents du gouvernement s'introduisaient dans les milieux syndicaux pour tenter de corrompre les éléments que par leur influence impulsaient l'organisation vers une révolution économique.

Eh bien ! depuis deux ans le gouvernement dictatorial bourgeois espagnol ne se donne plus la peine d'emprisonner nos camarades, il avait d'ailleurs que les prisons ne servaient qu'à rendre nos compagnons plus réfractaires à la collaboration avec la bourgeoisie.

Aujourd'hui on assassine tout simplement, croyant ainsi, par des procédés d'une tradition moyenâgeuse, en finir avec les éléments extrémistes.

La réaction capitaliste croyait par cette tactique criminelle apporter un coup mortel au mouvement syndicaliste la réalité des faits a dû lui prouver le contraire.

La haine des classes d'une part, et la nécessité de se défendre contre de pareils attentats de l'autre, créèrent parmi les masses un tel esprit de sacrifice que nullement dans les annales de la lutte sociale, on trouve les fils du peuple faire si bon marché de leur existence.

La semaine dernière la bourgeoisie espagnole a commis un nouveau crime

Quelques bons Livres

Pierre et Luce (1) de Romain Rolland (Ollendorf).

Je m'en voudrais de ne pas signaler aux camarades ce délicieux petit volume. Jusqu'ici, on ne pouvait se procurer que dans la collection du *Sabbat à Genève*. Et le prix en était vraiment inabordable. Ollendorf a eu une heureuse idée de le rééditer.

C'est l'histoire très simple des amours, naïves et touchantes, de deux enfants. Pierre doit bientôt être mobilisé. Mais la catastrophe de Saint-Gervais les emporte tous et l'obus de la Bertha met fin à leur amour avant qu'il ne soit glissé la moindre parcelle de douleur ou de regret.

Il y a là des pages délicieuses, d'une fraîcheur et d'une naïveté rare. Evidemment, on ne saurait plus, nous ne saurions plus éprouver de pareils sentiments : il faut avoir dix-huit ans pour cela. Mais cette lecture rafraîchit, elle fait du bien comme un souffle d'air pur, comme un verre d'eau fraîche et limpide, comme une journée passée à se vautrer dans l'herbe fraîche, sous des arbres tamisant la chaleur trop forte. Il faut lire ce livre, jeunes et vieux, pour y prendre contact avec des âmes simples et pures.

Gabriel Belot l'a illustré de jolis bois, simples, très simples, mais aussi émouvants que le texte, en leur sobre simplicité.

La librairie Rieder et Cie a eu la courageuse initiative d'éditer une collection des *Prosauteurs étrangers contemporains*. Initiatrice, particulièrement louable en faveur pauvre pays, pour le patriotisme mesquin, l'obscurantisme balourd et préjugé, ou tout simplement pour le fait qu'il n'y a pas de littérature étrangère est un « métèque » si l'on l'arbitre et chauffe. Pauvre France, dirions-nous, si nous avions du temps à perdre.

Mais peu nous importe la France. Ce qui est grave, c'est la privation que nous supportons nous-mêmes du fait de ce grotesque état d'esprit. Nous ne connaissons pas les jeunes littérateurs étrangers, nos frères, surtout les plus libres. Nos grosses firmes n'accueillent que le tas de patriotisme et de la littérature commerciale. Elles étouffent soigneusement sous la conspiration du silence, les autres voix.

Aussi faut-il louer la librairie Rieder... et lire les volumes qu'elle nous présente. Parmi ceux que j'ai lus jusqu'ici deux m'ont particulièrement plu.

D'abord *Le Bourgeois* (1) de G. G. G. C'est un délicieux petit roman qui peint la vie des campagnes flamandes. Vous y voyez revivre le curé, grand seigneur et maître du village, sa sœur le bourgeoise, la jeune et accorte servante qui parvient à supplanter ce vieux chameau, en l'esprit du curé. Et il y a encore tous les villageois, ces Flamands placides, point bêtes, mais lents et sorniois et circonspects, façonnés par de longs siècles d'oppression. Le volume rend admirablement la vie d'un village flamand ou plutôt d'un presbytère flamand et du village qui l'entoure.

Dans cette belle collection vient de paraître *Les îles Aran* (5) par John Millington Synge. Ce sont de simples notes prises par l'auteur au cours d'excursions et de divers voyages en l'archipel irlandais sus-nommé. Notes sans prétention mais qui sont néanmoins d'un charme prenant car elles nous permettent de vivre par la pensée avec ces peuplades si différentes, si proches de l'état de nature, si différentes de nos populations françaises.

Or, nous avons trop tendance à ne connaître que celles-ci et à considérer Paris et la France comme le centre du monde.

Maurice WILLENS.

(1) Prix, 6 fr. ; franco, 6 fr. 30.
(2) Prix, 5 fr. ; franco, 5 fr. 45.
(3) Prix, 6 fr. ; franco, 6 fr. 45.
En vente à la Librairie sociale.

COURRIER DU LIBRAIRE

Julius DILGER. — La première brochure, 32 fr. le cent ; les 2 autres 20 francs le cent chaque. Plus frais de port : 6 fr. 40 pour le tout.

CLUB FÉDÉRALISTE
Les camarades détenteurs de listes de souscription pour le C. F. sont priés de les retourner au plus tôt, 69, boulevard de Belleville.

Point de Vue

A l'approche du congrès de Lille, les anarchistes, les fédéralistes se doivent d'affirmer à nouveau leurs idées, dire ce qu'ils pensent et aider dans la mesure de leurs moyens au redressement du syndicalisme pour que renaisse le fédéralisme d'avant-guerre.

Si l'on examine les tendances antagonistes actuelles, deux sont en présence, celle des majoritaires et celle des minoritaires : celle de la dictature de la guerre de l'union sacrée souveraine, encore jusqu'à un prochain congrès, et celle de la dictature dite du prolétariat que C. S. R.

Devant ces deux courants, il importe aux anarchistes de se situer. D'accord pour flageller comme il convient les manitous confédérés qui ont tenté leur apogée dans le reniement, mais d'accord aussi pour empêcher qu'à l'avenir les mêmes errements se produisent ; ce qui, inévitablement, nous amène à la lutte contre ceux qui tentent de domestiquer les organes de défense de la classe ouvrière. A part quelques bons camarades qui militent dans les C. S. R. et qui restent attachés aux conceptions fédéralistes, le reste, par contre, qui est la majorité, tout en se déclarant fédéraliste, n'adopte pas moins les directives du parti politique qui prend son mot d'ordre à Moscou, de façon à accoucher dans ce pays en cas de mouvement révolutionnaire d'une « bonne petite dictature » placée sous la houlette dudit Parti.

C'est contre cet esprit que nous nous élevons. Le mouvement ouvrier français a une tradition révolutionnaire telle que parler de dictature ou d'orientation quelconque devient une vaste blague lorsque l'on sait que le but que s'était assigné la C. G. T. était la suppression du salariat et l'exploitation de l'homme par l'homme.

Tous ces néo-dictateurs, techniciens — qu'ils disent — pour la plupart, oublient trop qu'ils sont eux aussi du peuple, de ce peuple sur lequel ils dissertent avec tant de morgue, et qu'au lieu d'aspirer à le dominer, ils devraient prétendre qu'à une chose : mettre leurs connaissances, leur savoir au service de la cause commune, de la Révolution.

De chefs, de maîtres, il n'en a que faire — le peuple — et si son esclavage séculaire le pousse vers de meilleures destinées, il a davantage besoin pour cela d'organisations que de chefs, d'animateurs que de temporisateurs. Le fédéralisme seul peut lui donner cela, seul il peut réunir les anonymes ouvriers d'une grande cause et en assurer le salut, c'est pour cela que les anarchistes le soutiendront toujours envers et contre tous ; ils dénonceront toujours les faux amis de la classe ouvrière sans chercher à profiter de leur action et resteront toujours avec le peuple pour l'encourager et partager ses joies et ses peines.

Quoi qu'il en soit, le dernier mot doit nous rester : le fédéralisme doit triompher et triomphera puisqu'il supprime tous les antagonismes susceptibles de diviser les travailleurs, car il suffirait d'un peu de raison de bonne volonté pour que tous les révolutionnaires marchent à la conquête de la liberté pour balayer une bonne fois toutes les sorcières de la sociale, pour voir enfin apparaître sur la terre la grande Fédération qui assurera la libération de l'humanité.

GUILLEMETTE.

Aux Camarades Syndicalistes-Anarchistes du Syndicat des Métaux. Vu l'importance de l'ordre du jour, nous invitons tous les camarades anarchistes des métaux à assister à l'Assemblée générale du jeudi 7 juillet qui aura lieu Bourse du Travail (Salle Ferrer).

Le numéro de juillet du *Cri des Jeunes Syndicalistes* vient de paraître. Rappelons que le numéro précédent a été saisi par la police et le gérant est arrêté.

A ceux qui savent la part des jeunes syndicalistes dans les campagnes antimilitaristes et dans la dernière, nous vous demandons de nous aider à continuer notre œuvre d'éducation et d'action.

Abonnement 2 francs par an. Etranger 3 fr. Administration et rédaction, place Wilson, BREST (Finistère).

Le numéro de ce mois est en vente à la Librairie Sociale, 69, boulevard de Belleville, Paris.

LES AMIS DU CRI DES JEUNES.

La Vie de l'Union Anarchiste

PARIS & BANLIEUE

Jeunesse anarchiste des 11^e et 12^e. — Lundi 11 juillet, conférence par Madeleine Pelleu sur : « Le jeune ouvrier africain devant la vie ».

Groupe du 13^e. — Tous les jeudis, à 20 h. 30, Maison des Syndicats, 163, boulevard de l'Hôpital.

Groupe du 14^e et de Malakoff. — Mercredi 12 juillet, à 20 h. 30, 111, rue du Château, à Paris. Grande réunion contradictoire sur le communisme par Madalet, invitation cordiale à tous.

Groupe des 17^e et 18^e. — Réunion vendredi 8 juillet, à 20 h. 30, salle de la Famille nouvelle, 32, rue Balagny, Causerie par un copain de l'U. A.

Groupe du 19^e. — Samedi 9 juillet, à 20 h. 30, salle de Coopération, 214, rue de Crimée, réunion du groupe. Conférence par un camarade de l'U. A. Invitation cordiale à tous.

Groupe du 20^e arr. — Tous les camarades anarchistes à notre idéal et anarchistes sont invités à la réunion ou groupe à lieu tous les mardis chaque semaine, à 20 h. 30, rue Henri-Chervin, n° 16 (20^e), Maison Henri. Pour le groupe, écrire à Chiko, au Libertaire.

Jeunesse Anarchiste des 11^e et 12^e. — Tous les lundis, à 20 h. 30, salle de la Famille nouvelle, 32, rue Balagny, Causerie par un copain de l'U. A.

Jeunesse anarchiste. — Vendredi 8 juillet, à 20 h. 30, conférence par un camarade du Groupe de Clarté, 43, rue de Bretagne, 3^e. Nous prions nos camarades d'assister plus régulièrement à nos conférences.

Jeunesse de Bagnole. — Le Groupe des Jeunes se réunit tous les mardis ; ils invitent donc tous les camarades, tous les sympathiques à y assister. Le lieu de la réunion se trouve, 40, rue Sud-Carnot.

Jeunesse anarchiste d'Antony. — Un groupe de Jeunes existe à Antony. Adressez toute la correspondance intéressante au groupe à H. Durand, 17, Grande-Rue, à Fresnes (Seine).

Les camarades désirant des invendus de la « Jeunesse Anarchiste » pour distribuer peuvent en recevoir un cent contre mandat de cinq francs. Adressez commandes à Roger Vallant, 69, boulevard de Belleville, Paris (11^e).

AUBERVILLIERS. — Tous les camarades anarchistes et tous les sympathiques sont priés de se rendre à la réunion qui aura lieu mardi 13 courant, à 20 h. 30, chez Samoil, 61, avenue Jean-Jaures, anciennement route de Flandre, à Aubervilliers.

Groupe de Bezons. — Réunion de tous les camarades tous les samedis soir, à 8 h. 30, chez le camarade Guillemette, 5, rue Forestier, Bezons (Seine-et-Oise).

Groupe de Billancourt-Boulogne. — Réunion de tous les copains vendredi 8 juillet, au lieu habituel. Présence indispensable.

Groupe de Levallois. — Réunion mercredi 13 juillet, à 20 h. 30, Causerie par un camarade de Clarté. Invitation cordiale à tous.

PROVINCE

Groupe d'Etudes Sociales de Clermont-Ferrand. — Le jeudi 14 juillet, grande balade champêtre (Vivade des Fades Gorges de la Sioule). Tous les copains et leurs familles sont invités à se joindre à l'U. D. des Syndicats.

Départ par le premier train et retour par le dernier. Apporter ses provisions. Rendez-vous à 4 h. 1/2 à la gare de Clermont.

MARSEILLE. — Jeunesse anarchiste. — Réunion du Groupe de la Jeunesse chez M. Gouvard, boulevard Garibaldi (face Bourse du Travail).

REIMS. — Groupe Terre et Liberté. — Réunion du groupe samedi 9 juillet, à 8 heures, au lieu habituel.

Tous les camarades sont avertis que des cours de langues française et étrangères ont lieu tous les vendredis, au lieu de réunion habituel, à 7 heures.

Groupe de Nancy. — Dimanche 10 juillet, à 10 heures du matin, Maison du Peuple, 2, rue Drouin, à Nancy. Les femmes y sont spécialement invitées. — Clémentine.

MONTELLON. — Les copains désireux de créer des Jeunes syndicalistes dans la région, sont priés de s'adresser au camarade René Dornier, rue du Vélodrome, secrétaire de la Jeunesse.

LES AMIS DU CRI DES JEUNES.

Au secours des Révolutionnaires espagnols

Nous apprenons au dernier moment l'assassinat, en pleine rue, de notre camarade Francisco Jordan, ancien secrétaire de la Confédération Nationale des travailleurs d'Espagne.

Nous ne pouvons cette semaine donner des détails sur ce nouveau crime de la réaction espagnole. Nous en parlerons la semaine prochaine.

Aujourd'hui, nous demandons aux travailleurs de ce pays, aux militants syndicalistes qui ont leur confiance, si tout de même rien ne va être fait pour répondre efficacement aux appels douloureux qui nous arrivent tous les jours d'Espagne.

LE LIBERTAIRE.

LA LYRE ROUGE (Estudiantina Libertaire). Les camarades musiciens sont avisés de la formation d'un groupe. Les camarades mandolines et guitaristes sont cordialement invités. Pour tous renseignements, s'adresser ou écrire à Delhomme au « Libertaire ».

Réunion du groupe, au café-tabac, 14, boulevard Richard-Lenoir, à 20 h. 30, tous les mardis.

Barcelone.

Depuis cet organisme, malgré la persécution dont les animateurs furent l'objet n'a cessé de croître et de 30.000 adhérents environ que comptait l'organisation à son début, elle a passé à plus d'un million.

Et il est nécessaire de faire connaître les méthodes employées depuis 1916 vis-à-vis des initiateurs du mouvement syndicaliste pour montrer la férocité des uns et la bassesse des autres.

A maintes reprises des agents du gouvernement s'introduisaient dans les milieux syndicaux pour tenter de corrompre les éléments que par leur influence impulsaient l'organisation vers une révolution économique.

Eh bien ! depuis deux ans le gouvernement dictatorial bourgeois espagnol ne se donne plus la peine d'emprisonner nos camarades, il avait d'ailleurs que les prisons ne servaient qu'à rendre nos compagnons plus réfractaires à la collaboration avec la bourgeoisie.

Aujourd'hui on assassine tout simplement, croyant ainsi, par des procédés d'une tradition moyenâgeuse, en finir avec les éléments extrémistes.

La réaction capitaliste croyait par cette tactique criminelle apporter un coup mortel au mouvement syndicaliste la réalité des faits a dû lui prouver le contraire.

La haine des classes d'une part, et la nécessité de se défendre contre de pareils attentats de l'autre, créèrent parmi les masses un tel esprit de sacrifice que nullement dans les annales de la lutte sociale, on trouve les fils du peuple faire si bon marché de leur existence.

La semaine dernière la bourgeoisie espagnole a commis un nouveau crime

Une Controverse

Il est un peu tard pour donner le compte rendu de la controverse qui mardi 28 juin eut lieu au club du faubourg entre Han Ryner et Henri Marx ; cependant, cela ne saurait diminuer la valeur d'un si bel exposé de la philosophie libertaire ni l'importance capitale du sujet traité ce soir là.

J'ai goûté ce soir-là deux plaisirs :

Le premier, d'entendre un exposé fort logique, beau de littérature et sincère d'indignation ;

Le deuxième, de voir qu'il y avait au moins un homme notoire qui restait fermement et nettement sur le terrain de l'anarchisme sur lequel il s'était placé.

Que l'on soit d'importance quelconque, socialiste, communiste, libertaire ou anarchiste, ceci n'empêche pas d'éprouver une grande satisfaction quand la confusion se dissipe, quand on voit les doctrines s'affirmer sans équivoque et lorsqu'on les distingue nettement tout au long de la route du futur progrès.

Ceci dit, je vais m'efforcer de reproduire de mon mieux les quelques belles tirades que ma mémoire a conservées.

Je le ferai tantôt textuellement, tantôt substantiellement.

Qu'est-ce que la vérité de mon corps ? de manger quand j'ai faim, de boire quand j'ai soif, de dormir quand j'ai sommeil.

Qu'est-ce que la vérité de mes mains ? de produire avec le moins de peine possible ce qui est nécessaire à la satisfaction de mes besoins physiques.

Puisque la production commune est plus facile, me demande-t-on de défense vitale ; produisons donc en commun.

Puisque la consommation commune est moins gaspilleuse, plus fructueuse, plus gaie ; consommons donc en commun.

Donc la vérité de mon corps, la vérité de mes mains c'est le communisme.

Puis Han Ryner nous démontre que la vérité de son cœur et de sa raison, c'est l'individualisme et si chaque individu composant la foule s'individualisait en fermant ses yeux en bouchant ses oreilles aux clameurs, il est probable que beaucoup plus nombreux seraient ceux qui trouveraient le siège de leur conscience ou entendraient sa voix ; que par

conséquent on ne verrait pas de ces lynchages qui déshonorent l'humanité populaire.

« Donc la vérité de mon cœur et de ma raison, c'est l'individualisme. »

« Je veux bien du communisme, mais je ne veux pas rentrer au couvent. »

« Quand je pense au communisme orthodoxe, je me représente une route implacable, blême, droite, poussiéreuse, blanche ; sur laquelle marche un troupeau de moutons « suivi d'un troupeau de prêtres. »

« C'est le propre de l'autorité de s'étendre sans cesse et non de se limiter de bon gré. »

Oui, j'entends bien, il s'agit d'une dictature provisoire, de la période dictatoriale transitoire. Mais elles furent toujours transitoires, les périodes de ce genre, d'une transition circulaire qui ramène le monde à son point de départ sinon plus en arrière.

La Convention enfanta Robespierre, lequel doté d'une dictature exceptionnelle pour sauver la révolution menacée à l'intérieur, la sauva si bien qu'il fit place à Bonaparte ; lequel doté d'un pouvoir exceptionnel aussi pour sauver la patrie menacée de l'extérieur, la sauva si bien, qu'il fit place à l'invasion de la France par tous ses ennemis.

La révolution de 1830 renversa Charles X pour lui substituer Louis-Philippe, lequel le peuple fut si content qu'il ne fallut le renverser et proclamer la République.

Quant à Louis-Bonaparte, qui devint président de la République, il le fut d'une façon tellement provisoire et à un tel point transitoire, qu'il ne tarda pas à devenir empereur.

Il est vrai, remarque Han Ryner, que la République s'est conservée après 1870, mais elle était si réactionnaire que les monarchistes et les cléricaux n'avaient pas à chercher dans un autre régime ce qu'ils trouvaient dans celui-ci.

En effet, les dictateurs furent toujours provisoires, mais c'est la dictature qui fut toujours éternelle.

Le bolchevisme sera peut-être un jour le triomphe du capitalisme mondial, mais par ce que les bourgeois verront dans son système le moyen de conserver ou de reconstruire leurs privilèges sous une autre étiquette et même sous une autre forme.

« L'avènement du communisme de Marx

« serait le retour vers l'esclavage antique. »

« Nous ne sommes ni avec Calvin, ni avec Rome mais avec notre conscience. »

« Ni avec l'Allemagne, ni avec la France. »

« Mais avec la seule humanité »

« Ni avec Hindenburg, ni avec le brutal Barrès, mais plus haut avec Romain Rolland »

« land »

« Ni avec l'Etat capitaliste, ni avec l'Etat de Marx, mais plus haut avec Bakounine et Proudhon. »

A noter qu'Han Ryner nous donne sans le vouloir, une belle leçon de la bienveillance qu'un militant devrait avoir pour les notoriétés d'une doctrine lorsque ceux-ci sont honorables et courageux ; bien entendu, car enfin, si Han Ryner avait été un secrétaire, le mot de Tolstoï qui est son maître serait venu à ses lèvres et non celui de Bakounine.

C'est là que son individualisme se révèle. Que m'importe qu'en descendant de tribune mes amis m'apparaissent contents ou mécontents de moi, je suis heureux puisque ma parole fait l'expression de mes instincts du moment. C'est d'ailleurs ce qu'il explique en peu de mots : « J'écoute toujours ce que ne dit mon cœur sans écouter ceux qui veulent toujours en restreindre les échos au nom de leur système, ou les canaliser au profit de leur doctrine. »

Puis Han Ryner aborde l'idée qu'il aime, qui n'est pas la nôtre, la seule qui le sépare des anarchistes insurrectionnels, mais celle aussi qui nous le rend original et cher.

Je précise cet apparent paradoxe : sa seule idée qui ne soit pas la nôtre ; sa seule idée peut-être qui nous le rend cher.

Et ceci en vertu de ce qu'il dit : lui-même ce soir-là :

« Qu'il faut aimer les autres dans les autres et non soi dans les autres ; »

« Qu'il faut aimer les hommes dans leur différence avec nous. »

Cette idée c'est l'abstention collective comme facteur suffisant de la révolution, le renoncement à tout emploi de la violence, c'est la grande pensée de Tolstoï.

Laissons-le parler : « On me dit souvent : ah oui, le tolstoïsme, c'est très beau mais c'est impossible. »

« Qu'en savez-vous ? On ne l'a jamais essayé collectivement ; la violence n'aurait jamais abouti à une transformation sociale si elle n'était toujours restée le fait que d'un nombre d'individus très restreint. »

« L'avènement du communisme de Marx

« serait le retour vers l'esclavage antique. »

« Nous ne sommes ni avec Calvin, ni avec Rome mais avec notre conscience. »

« Ni avec l'Allemagne, ni avec la France. »

« Mais avec la seule humanité »

« Ni avec Hindenburg, ni avec le brutal Barrès, mais plus haut avec Romain Rolland »

« land »

« Ni avec l'Etat capitaliste, ni avec l'Etat de Marx, mais plus haut avec Bakounine et Proudhon. »

A noter qu'Han Ryner nous donne sans le vouloir, une belle leçon de la bienveillance qu'un militant devrait avoir pour les notoriétés d'une doctrine lorsque ceux-ci sont honorables et courageux ; bien entendu, car enfin, si Han Ryner avait été un secrétaire, le mot de Tolstoï qui est son maître serait venu à ses lèvres et non celui de Bakounine.

C'est là que son individualisme se révèle. Que m'importe qu'en descendant de tribune mes amis m'apparaissent contents ou mécontents de moi, je suis heureux puisque ma parole fait l'expression de mes instincts du moment. C'est d'ailleurs ce qu'il explique en peu de mots : « J'écoute toujours ce que ne dit mon cœur sans écouter ceux qui veulent toujours en restreindre les échos au nom de leur système, ou les canaliser au profit de leur doctrine. »

Puis Han Ryner aborde l'idée qu'il aime, qui n'est pas la nôtre, la seule qui le sépare des anarchistes insurrectionnels, mais celle aussi qui nous le rend original et cher.

Je précise cet apparent paradoxe : sa seule idée qui ne soit pas la nôtre ; sa seule idée peut-être qui nous le rend cher.

Et ceci en vertu de ce qu'il dit : lui-même ce soir-là :

« Qu'il faut aimer les autres dans les autres et non soi dans les autres ; »

« Qu'il faut aimer les hommes dans leur différence avec nous. »

Cette idée c'est l'abstention collective comme facteur suffisant de la révolution, le renoncement à tout emploi de la violence, c'est la grande pensée de Tolstoï.

Laissons-le parler : « On me dit souvent : ah oui, le tolstoïsme, c'est très beau mais c'est impossible. »

« Qu'en savez-vous ? On ne l'a jamais essayé collectivement ; la violence n'aurait jamais abouti à une transformation sociale si elle n'était toujours restée le fait que d'un nombre d'individus très restreint. »

« L'avènement du communisme de Marx

« serait le retour vers l'esclavage antique. »

« Nous ne sommes ni avec Calvin, ni avec Rome mais avec notre conscience. »

« Ni avec l'Allemagne, ni avec la France. »

« Mais avec la seule humanité »